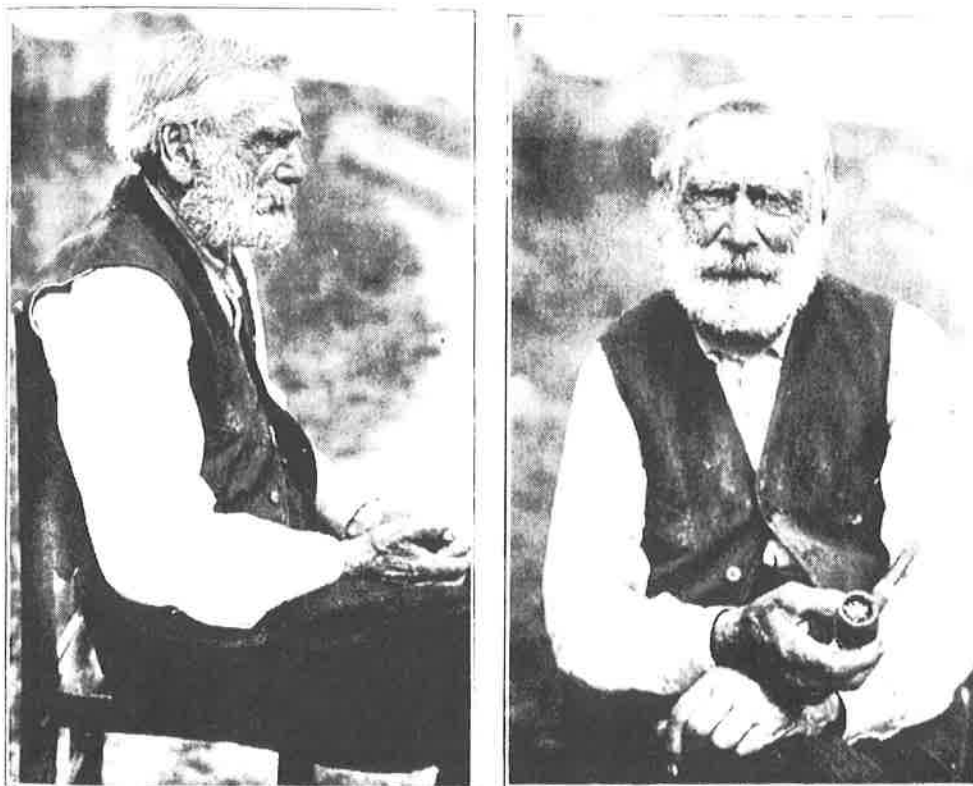


conseil québécois du
patrimoine vivant

Paroles **GESTES** *et Mémoires*



Il était une fois...

des porteurs de traditions millénaires

SEMAINE DE LA FRANCOPHONIE DU 16 AU 22 MARS 1997

Page couverture :

Joseph Mailloux (85 ans),
conteur habitant Les Éboulements,
auprès de qui Marius Barbeau recueillit
des contes québécois en 1916.

The Journal of American Folk-Lore,
vol.32, no 123 (janvier-mars 1919), planche 2

SOMMAIRE

Mot du président	3
Définition et importance de la tradition orale autochtone au Québec	4
La tradition orale autochtone au Québec	5
Les conteurs et conteuses Des porteurs de traditions millénaires	7
D'où est venu l'intérêt de Marius Barbeau pour les contes ?	8
Les contes québécois publiés à l'initiative de Marius Barbeau à partir de 1916	10
Pierre Perreault	14
Le temps des contes	15
Le diable dans la légende québécoise Exposition de bronzes de Alfred Laliberté	16
Des contes de Louis Fréchette	16
Conte par un violoneux	17
Monsieur Pointu Un violoneux autour du monde	18
Les cadraniers Ces fabricants de cadrans solaires	20
La stratégie de l'Unesco face au patrimoine vivant	21
Recension de disques	22
Un récit de vie en Charlevoix	23



Expression verbale



Expression musicale



Expression par l'action



Métiers d'art



*Métiers traditionnels
du bâtiment*



Arts populaires



*Facteurs d'instruments
de musique*

Paroles, Gestes et Mémoires est distribué gratuitement aux membres du
Conseil québécois du patrimoine vivant.

Les non-membres peuvent s'abonner pour un an au tarif de 15 \$.

IL ÉTAIT UNE FOIS... DES PORTEURS DE TRADITIONS MILLÉNAIRES

À l'occasion de la **Semaine de la Francophonie** (organisée en collaboration avec le Conseil de la Vie française en Amérique), qui se tient du 16 au 22 mars 1997 et à laquelle le Conseil québécois du Patrimoine vivant s'associe pour la première fois, nous avons pensé vous présenter un numéro spécial sur le conte et la tradition orale.

En guise d'introduction, nous vous invitons à lire des extraits de la présentation qu'Henri Gougaud¹ a préparée pour son recueil de contes : *L'arbre d'amour et de sagesse*² ainsi que du premier conte qu'il y publie, *La mère des contes*³.

La mère des contes

« Où sont donc nés les contes, et pourquoi, et comment ?

Une femme l'a su, aux premiers temps du monde. Cette femme, en vérité, était l'épouse d'une brute. Son mari la battait. Elle était résignée, sans espoir, sans révolte. Un jour, elle fut enceinte. »⁴

« Elle venait à l'instant de sentir une vie nouvelle bouger là, dans son ventre. "Un enfant !" pensa-t-elle, tremblante, émerveillée. Mais son bonheur fut bref, car lui vint aussitôt plus d'épouvante qu'elle n'en avait jamais enduré. "Misère, se dit-elle, qui le protégera si mon mari me bat encore ? En me cognant dessus, il risque de l'atteindre. Il le tuera peut-être avant qu'il ne soit né. Comment sauver sa vie ? En n'étant plus battue. Mais comment, Seigneur, ne plus être battue ?" Elle réfléchit à cela tout au long du jour avec tant de souci, de force et d'amour neuf pour son fils à venir qu'au soir elle sentit germer une lumière.

« Elle guetta son homme. Au crépuscule, il s'en revint, comme à son habitude. Il prit son gros bâton, grogna, leva son bras nouveau. Alors elle lui dit : "Attends, mon maître, attends ! J'ai appris aujourd'hui une histoire. Elle est belle. Écoute-la d'abord, tu me battras après." Elle ne savait rien de ce qu'elle allait dire, mais un conte lui vint. Ce fut comme une source innocente et riieuse. Et l'homme demeura devant elle captif... Toute la nuit elle parla. Toute la nuit il écouta... Le temps parut passer comme un

souffle. À l'aube elle se tut. Il vit le jour, se dit qu'il lui fallait partir pour la forêt, prit sa hache, et s'en alla.

« Et quand le soir tomba vint encore une histoire. Un conte neuf jaillit de sa bouche surprise. Neuf mois, toutes les nuits, cette femme conta pour protéger la vie qu'elle portait dans le ventre. Et quand l'enfant fut né, l'homme connut l'amour. Et quand l'amour fut né, les contes des neuf mois envahirent la terre. Bénie soit cette mère qui les a mis au monde. Sans elle les bâtons auraient seuls la parole. »⁵

« Non point changer la vie mais l'aider à éclore. Voilà pourquoi sont au monde ces récits parfois millénaires qui ont atteint à la gloire insurpassable des œuvres : l'anonymat... J'ignore qui en sont les premiers auteurs. D'ailleurs, qu'importe ? Ils sont au monde parce qu'ils sont nécessaires, comme l'air, comme la lumière du jour, comme les arbres. »⁶

Vraiment, les contes sont nécessaires à la Francophonie !

1. Henri Gougaud est né à Carcassonne en 1936. Il est l'auteur de différents ouvrages consacrés à la science-fiction, et fut, en 1977, lauréat de la bourse Goncourt de la nouvelle. Il a écrit de nombreuses chansons pour Jean Ferrat, Juliette Gréco et Serge Reggiani.

2. Henri Gougaud. *L'arbre d'amour et de sagesse. Contes du monde entier*, Paris, Seuil, 1992, 360 p.

3. *La mère des contes*, Ibid., p. 11-13.

4. Ibid., p. 3.

5. Ibid., p. 11-13

6. Ibid., p. 3.



DÉFINITION ET IMPORTANCE DE LA TRADITION ORALE

autochtone

Les caractères gras dans le texte sont dus à *Paroles, Gestes et Mémoires*.

Définition

« Au Québec, la littérature orale amérindienne est constituée de **récits**, de **mythes**, de **discours** et de **chants** transmis de génération en génération. »¹

« La littérature orale est une catégorie de messages essentiellement liés à la parole, c'est-à-dire dont le contenu, comme dans le cas des contes, des proverbes, des devinettes, est essentiellement une parole et dont l'organisation interne est importante. La littérature orale est aussi un discours à demi fixé dont l'improvisation est partielle et qui compte différents genres.

Au Québec, les genres ou catégories établis par les Algonquins et les Iroquois sont les **récits narratifs** (mythes, légendes, contes, chants repris à l'intérieur du récit, entendus en rêve, transmis à la communauté et interprétés dans des cérémonies) et les **discours traditionnels de circonstance**.

Dans l'univers amérindien, les individus ne cherchent pas à valoriser leurs émotions ou les sentiments personnels ni à prêcher l'harmonie. C'est surtout le respect des valeurs culturelles exprimées quand

des membres d'une société orale participent aux cérémonies, racontent des récits ou des mythes. Ainsi, la tradition orale reflète une vision de la réalité humaine.

Les **mythes** forment donc la première catégorie de la tradition orale amérindienne. Ils incluent des récits sur la création du monde, sur des personnages cosmogoniques, sur des événements qui ont eu lieu à l'époque où les hommes et les animaux n'étaient pas différenciés.

La deuxième catégorie renferme des **récits** relativement **fixés** et à demi-fixés. Les premiers peuvent raconter les relations amoureuses entre les humains et les animaux, les transformations d'humains en êtres plus ou moins monstrueux, des voyages de certains chez des êtres surnaturels, la venue d'étrangers et des événements historiques importants comme les famines et les guerres tribales.

Les **récits non fixés** sont des anecdotes, des commentaires, des réflexions sur divers sujets ou des compte-rendus d'événements récents auxquels le narrateur a participé.

Ces récits peuvent être transmis depuis plusieurs siècles.

Les **chants** sont fort importants dans la littérature orale amérindienne. On distingue deux grandes catégories : les chants qui font partie d'un récit et ceux spécifiquement interprétés lors d'occasions précises. »²

Importance

« Pour les Algonquins et les Iroquois, comme pour d'autres sociétés traditionnelles, raconter des récits renforce les structures et l'harmonie sociales ou précise l'origine de certaines pratiques rituelles et chamaniques.

Certains récits constituent également des chroniques sur l'histoire des relations entre des nations ou bien décrivent la première rencontre avec des Blancs. Des événements importants, les aventures de certains chasseurs, des témoignages sur la vie d'autrefois, des souvenirs heureux ou malheureux caractérisent certains récits. »³

Diane Boudreau

1. Diane Boudreau (1993), *Histoire de la littérature amérindienne au Québec. Oralité et écriture.*, p. 14-15.

2. Idem, p. 24-29.

3. Idem, p. 45.

Livres anciens rares ou épuisés

CLAUDE LANGEVIN

497, rue Fleury Ouest
Montréal (Québec) H3L 1V9
Tél. : (514) 389-6898

DEPUIS 50 ANS
Demandez nos listes

les services musicaux **RBR**

Recherche - Référence - Répertoire - Rédaction

Richard Baillargeon

Consultant

téléphone : (418) 648-9485

Case postale 1051, succursale Haute-Ville, Québec, Qc G1R 4V2



LA TRADITION ORALE AUTOCHTONE AU QUÉBEC

« Il n'y a qu'une manière d'enchaîner des idées dans un monde sans écriture, c'est de raconter une histoire. »¹



Smalley Petawa-Band et son épouse préparant l'ours, Lac Mistassini, septembre 1994

Photo : Jean Desmeules

L'étude de la tradition orale autochtone du Québec date du début du XX^e siècle. Vers 1915, deux grands de l'ethnologie et de l'anthropologie, Marius Barbeau et Frank G. Speck, étudiaient, l'un, les Hurons, l'autre, les Montagnais et les Naskapi. Nous ferons ici l'inventaire des chercheurs et conteurs blancs et autochtones qui ont contribué à diffuser le patrimoine oral autochtone du Québec depuis ces pionniers.

Marius Barbeau et Frank G. Speck

Marius Barbeau (1883-1969) et Frank G. Speck (1881-1950) ont été les pionniers de la tradition orale et du folklore autochtones. Leurs travaux ont été analysés et commentés.²

Dès 1915, Barbeau se penchait sur les Hurons de Wendake et les Tsimshyans de Colombie-Britannique.³ Cet ethnologue folkloriste a fait carrière au Musée national de l'Homme, à Ottawa. Il est le premier à s'intéresser aux traditions orales du Québec rural, surtout à l'île d'Orléans et dans le pays de Charlevoix. Il a recueilli des contes, des chansons et a photographié les

paysans. Il s'occupa de la civilisation matérielle : construction, mobilier, outils et instruments agricoles. • Il a fait comprendre l'importance du folklore. »⁴

Barbeau a eu plusieurs disciples à la Faculté des lettres de l'Université Laval, tels Luc Lacourcière, Jean Du Berger et Mario Béland. De plus, plusieurs étudiants de ma génération ont eu l'occasion de suivre ses cours.

Presqu'en même temps, l'anthropologue américain Frank G. Speck commençait l'étude de la plupart des groupes amérindiens de l'Est de l'Amérique.

• Il est d'une époque où la profession d'anthropologue débutait aux États-Unis. Il fit carrière au département d'anthropologie de l'université de Pennsylvanie où il se fit remarquer par sa connaissance de certaines langues ou dialectes amérindiens. La notion de culture est omniprésente dans l'œuvre de Speck. Dans le domaine de la mythologie, l'aire de distribution la mieux investiguée est celle des Algonquins. Par contre, dans la publication *Montagnais and Naskapi Tales from the Labrador Peninsula*, Speck utilise à profusion les concepts de

distribution et de frontières d'aires culturelles et de territoires de chasse. »⁵

• Pour connaître l'œuvre de Speck, la consultation de la thèse de Jean-Guy Deschênes demeure la voie la plus profitable, puisqu'elle fournit une analyse détaillée de la production de ce prolifique anthropologue américain et permet de mieux saisir ses intentions. »⁶

Jacques Rousseau

Jacques Rousseau (1905-1970) obtint en 1934 un doctorat en botanique de l'Université de Montréal. Par la suite, il occupa différentes fonctions, dont la direction du Jardin botanique de Montréal. Ses nombreux voyages et travaux lui permettront d'identifier et de classer de nouvelles espèces végétales. Il s'intéressera aux Autochtones et au Nunavik ; d'ailleurs, il sera un des premiers Blancs à le traverser d'Ouest en Est et du Sud au Nord.

• Rousseau écrivit une cinquantaine d'articles, dont quelques-uns avec la collaboration de sa femme Madeleine, concernant l'alimentation, la culture matérielle, l'organisation sociale et la religion. Le mérite de Rousseau consiste surtout à sa prise de position pour une revalorisation des cultures amérindiennes et son travail de mise en place de structures permettant la recherche scientifique. »⁷

Jacques Rousseau reçut de nombreuses distinctions et était membre de la Société des Dix.⁸

José Mailhot et Roger Pothier

Au milieu des années 60, des ethnologues préparent des rapports et des thèses à l'Université de Montréal ; ils décrivent les transformations socio-culturelles des Algonquins du Sub-arctique ; parmi ces étudiants, mentionnons José Mailhot et Roger Pothier.⁹

Serge Bouchard et Rémi Savard

En 1970, Serge Bouchard et Rémi Savard enquêtent tous les deux chez les Montagnais, l'un pour recueillir les récits de Mathieu Mestokosho, de Mingan, l'autre,



pour interroger les conteurs François Bellefleur, de La Romaine, et Pierre Peters, de Pakua Shipi (Saint-Augustin). Ces ethnologues étaient du laboratoire d'anthropologie amérindienne de l'Université de Montréal, collègues de Claude Lachapelle, Madeleine Lefebvre et Sylvie Vincent. « Ils réalisèrent un projet qui avait pour but d'explorer les liens existant entre trois grands domaines, soit le récit, le lexique et le rituel. »¹⁰ Une grande partie de leurs travaux ont paru dans la revue *Recherches amérindiennes au Québec*. Par l'importance de sa production ethnographique, nous considérons Rémi Savard (1934-) comme le principal récepteur de contes amérindiens. « Avec la méthode structurale, Savard analysa le symbolisme algonquin principalement à travers les contes et les mythes montagnais qui ont servi de travaux de maîtrise pour de futurs ethnologues. »¹¹

Sylvie Vincent, Bernard Assiniwi et Michel Grégoire

Pendant cette décennie apparaissent les premiers ethnologues et conteurs autochtones. Nous avons cité plus haut Sylvie Vincent dont les nombreux travaux concernent surtout les Montagnais.¹² À la même période, Bernard Assiniwi fait paraître ses premiers contes et de plus en plus d'ainés sont interrogés ; ils racontent des histoires transmises par leurs ancêtres ou bien prennent position sur la possession de leurs terres. C'est le cas de Michel Grégoire, interrogé par Sylvie Vincent à Natashquan ; il décrit ainsi la terre montagnaise : « Autrefois, il n'y avait personne ici sur la rivière Natashquan, personne d'autre que des Montagnais. Ce territoire est à eux ; il est leur terre. »¹³ À l'été 1976, « quatre Montagnais de Natashquan travaillent à recueillir auprès des personnes âgées les éléments de la tradition orale jugés importants de transmettre. »¹⁴

Alain Boisvert

En 1978, l'anthropologue Alain Boisvert publiait dans *Recherches amérindiennes au Québec* deux récits cris du siècle dernier.¹⁵

Richard Dominique

En 1976, Richard Dominique enregistre les récits du chasseur Michel Grégoire, de Natashquan ; il en fera une publication en 1989 sous le titre : *Le langage de la chasse*.

Michel Noël

Michel Noël (1944-), ethnologue, a toujours travaillé en milieu amérindien. Ses activités sont nombreuses et variées : contes, théâtre et artisanat autochtones et même direction de collections. Depuis 1983, il est coordonnateur des relations avec les autochtones, au ministère de la Culture et des Communications.¹⁶ Par l'importance de sa production et la connaissance du milieu, Michel Noël est considéré comme un spécialiste des autochtones du Québec.

Yolande Picard

Yolande Picard, de Wendake, est conteuse de mythes et de légendes. Elle a vécu aussi en Abitibi ; elle connaît donc plu-

sieurs récits algonquins. Durant l'hiver, elle part à la recherche de légendes qui viendront confirmer l'idée qu'elle s'en fait : ces mythes ont été créés pour rendre l'humain meilleur, pour qu'il puisse apprendre, à partir de ses erreurs, à devenir heureux.

Enfin, nombreux sont les aînés qui ont transmis oralement leur culture, à la suite de longues et parfois difficiles entrevues. Ils sont de toutes les communautés autochtones. La revue *Rencontre*, publiée par le secrétariat aux affaires amérindiennes du gouvernement du Québec, leur a consacré un numéro spécial : « La parole des aînés ». ¹⁷

Jean Desmeules, M.A. géographe-aménagiste

1. Auteur anonyme, cité par Rémi Savard, dans *Carcajou et le sens du monde. Récits montagnais-naskapi*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, Coll. « Civilisation du Québec », 1971, 141 p., p. 11.
2. Sur Barbeau, voir : Clarisse Cardin (1947), *Bio-bibliographie de Marius Barbeau*, Montréal, Fides, 96 p. (Voir aussi *Archives de folklore*, 2, 1947). Sur Speck, voir : Jean-Guy Deschênes (1979), *Épistémologie de la production anthropologique de Frank G. Speck*, Thèse de maîtrise (Anthropologie), Université Laval, 122 p.
3. Marius Barbeau (1915), *Huron and Wyandot Mythology*, Ottawa, Department of Mines, 437 p. Une traduction française est parue récemment.
4. Cardin (1947), p. 25.
5. Deschênes (1979), p. 22. Voir : Frank G. Speck (1931), "Montagnais-Naskapi Bands and Early Eskimo Distribution in the Labrador Peninsula", *American Anthropologist*, vol. 33, p. 567-600 ; la carte des territoires de chasse est reproduite par Eleanor Leacock (1954), "The Montagnais Hunting Territory and the Fur Trade", *American Anthropologist*, Memoir # 78, 59p.
6. Richard Dominique et Jean-Guy Deschênes (1985), *Cultures et sociétés autochtones du Québec. Bibliographie critique*, Institut québécois de recherche sur la culture, document de travail # 11, p. 104.
7. Idem, p. 108.
8. Anonyme (1970), *Jacques Rousseau. Curriculum vitae et bibliographie*, 75p. Les principaux travaux de l'auteur sur les autochtones : « Rites païens de la forêt québécoise. La tente tremblante et la suerie », *Cahiers des Dix*, no 18 (1953), p. 129-153 ; « Astam mitouchou. Essai sur la gastronomie amérindienne », *Cahiers des Dix*, no 22 (1957), p. 193-224 ; « Ces gens qu'on dit sauvages », *Cahiers des Dix*, no 23 (1958), p. 53-88 ; « L'avenir des Amérindiens de la toundra

- et de la taïga québécoise. », *Cahiers des Dix*, no 33 (1968), p. 55-77.
9. Dominique et Deschênes (1985), p. 108.
10. Idem, p. 109.
11. Idem, p. 109. Les principaux travaux de Rémi Savard sur les autochtones sont : « L'hôte maladroit. Essai sur l'analyse d'un conte montagnais », *Interprétation*, no 3-4 (1969), p. 5-52 ; *Carcajou et le sens du monde. Récits montagnais-naskapi*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, Coll. « Civilisation du Québec », 1971, 141 p. ; « Structure du récit. L'enfant couvert de poux », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 3, no 1-2 (1973), p. 13-37 ; *Le rire pré-colombien dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal, L'Hexagone, 1977 ; *Contes indiens de la Basse Côte-Nord du Saint-Laurent*, Musée national de l'Homme, Service canadien d'ethnologie, no 51, Ottawa, 1979, 99 p.
12. « Structure du rituel. La tente tremblante et le concept de Mista », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 3, no 1-2 (1973), p. 69-83 ; « Tradition orale et action politique montagnaises : le cas de la rivière Natashquan », *Papers of the Ninth Algonquian Conference*, Carleton University, Ottawa, 1978, p. 138-145.
13. Vincent (1978), « Tradition orale... », p. 139.
14. Ibid. (Note de l'éditeur : C'est à peu près vers la même époque que la Commission de toponymie du Québec commencera des enquêtes sur le terrain pour recueillir les noms de lieux autochtones.)
15. Le lecteur a intérêt à consulter *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. VII, no 3-4, consacré à l'ethnologie et à l'histoire.
16. Les principaux contes amérindiens de Michel Noël sont : *Les Papinachois. Contes amérindiens*, 18 livres, 1981 ; *Les oiseaux d'été. Récit montagnais*, 1982, 195 p. ; *Le Bestiaire. Innu Aitum. Traditions autochtones*, 1993, 79 p. ; *Le Métis amoureux*, 1993, 92 p.
17. *Rencontre*, vol. 17, no 3 (hiver 1995-1996).



Les conteurs et conteuses

DES PORTEURS DE TRADITIONS MILLÉNAIRES

« Il faut donc reconnaître ces acteurs fondamentaux, premiers, irremplaçables : les conteurs, les conteuses. Dans les contextes microsociaux, émerge de la tradition qu'ils portent l'imaginaire. Au sein de leurs groupes d'appartenance, ils sont, au sens strict, porte-parole.

Innombrables sont les pauvres gens ennuyeux,
Étouffés par le silence.
La gorge serrée par les mots qu'ils n'arrivent pas à faire vivre.
Quand d'aventure ils parviennent à parler,
ne tombent de leur bouche
que clichés et banalités, paroles prudentes, discours conformes.
Quelle joie de parfois trouver
quelqu'un qui dégage l'horizon de cette grisaille !

Ceux qui ont étudié les traditions orales ont eu le privilège de connaître ces conteurs et conteuses, chanteurs et chanteuses, qui animaient et animent encore la fête verbale dans une veillée, une réunion de famille, une excursion de chasse. En des occasions où la parole prend soudainement le dessus sur la banalité, ils s'imposent. Extravertis sonores, magnifiques cabotins, verbomoteurs au verbe haut, les yeux vifs, le geste large, ils remplissent de leur parole l'espace. Ils "ne laissent pas parler les autres", ne tolèrent pas le silence et captivent l'auditoire. Ils amusent. Ils intéressent. Hommes et femmes de la fête verbale dont les folkloristes ont au moins conservé dans leurs archives la trace brûlante. Êtres exceptionnels que Luc Lacourcière n'hésitait pas à qualifier de "génies de la tradition orale". De la race des constructeurs, des artisans, des pétrisseurs de glaise, qui communiquent un savoir-faire et un savoir-vivre. Porteurs du feu de la parole qui éclaire et réchauffe. Détenteurs de la parole indomptée. »

Jean Du Berger*

* Extrait (p. 97-98) de : « Imaginaire traditionnel, imaginaire institutionnel », p. 95-117, dans : *La Construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, sous la direction de Gérard Bouchard, avec la collaboration de Serge Courville, Sainte-Foy, CEFAN (Chaire pour l'étude des Francophones d'Amérique du Nord)/ Les Presses de l'Université Laval, 1993, 445 p.

POUR EN SAVOIR PLUS

sur les conteurs et conteuses, ainsi que les contes et légendes

À lire dans les livraisons antérieures de *Paroles, Gestes et Mémoires*

Anonyme. « Contes à rire et à dire de Jani Pascale », vol. 1, no 3, p. 11.

Beaudin, François. « Légendes et acteurs du patrimoine vivant dans les noms de lieux du Québec », vol. 2, no 1, p. 4-6.

Beaudin, François. « La présence du diable dans les noms de lieux du Québec », vol. 2, no 2, p. 10.

Beaudin, François. « Jocelyn Bérubé, médaillé de bronze aux 2es Jeux de la Francophonie », vol. 2, no 3, p. 2.

Blanchette, Josée. « Le marchand de sable venu de Tunis », vol. 2, no 3, p. 7.

Carignan, Gilles. « Une fête autour du conte ouverte sur le monde », vol. 2, no 3, p. 6.

Du Berger, Jean. « Un exemple, parmi d'autres, de porteurs de traditions : les conteurs et les conteuses », vol. 2, no 1 p. 9.

Gagnon, Pascale. « Le Musée de la Gaspésie se laisse envahir par des légendes et paysages gaspésiens », vol. 2, no 2, p. 14.

Pineau, Jean Pierre. « Un nouveau véhicule de promotion pour l'Est du Québec (Histoires, chansons et légendes de la Gaspésie) », vol. 2, no 2, p. 14.

Roberge, Marthe. « Laboratoire d'ethnologie urbaine : une mémoire vivante à partager », vol. 1, no 2, p. 15.

Vincelette, Michèle. « Deuxième édition du Festival interculturel du conte de Montréal », vol. 1, no 3, p. 4-5.



D'OÙ EST VENU L'INTÉRÊT DE MARIUS BARBEAU POUR LES CONTES ?

Marius Barbeau a laissé au moins trois récits, peut-être plus, de ce qui a déclenché son intérêt pour le conte québécois. Écoutons-le nous le raconter.



Diamond Jenness et Marius Barbeau au moment de leurs études à Oxford.

Photo : Musée Marius Barbeau (reproduction autorisée par Mme Madeleine Ferron)

La version écrite en 1915

« Il y a près de deux ans, le Dr Franz Boas¹, de Columbia University, New York, nous posait la question suivante : "Les Canadiens-français ont-ils conservé leurs anciennes traditions orales ? Y a-t-il encore, en Canada, des anciennes chansons, des contes, des légendes et des croyances populaires ?" Il n'était pas facile à brûle-pourpoint, de répondre à cette question. Mais une conclusion affirmative résulta de recherches subséquentes, faites parmi des paysans des environs de Québec. Il devint même évident que les ressources du folklore canadien sont apparemment inépuisables. (...)

Ces résultats avaient d'ailleurs été prévus par M. Boas et certains folkloristes. On avait depuis longtemps remarqué l'existence d'un nombre considérable de contes et de facéties d'origine française parmi les Indiens des régions parcourues par les pionniers et les coureurs-de-bois. Il devenait naturel de déduire que la source même de cette abondante littérature orale ne s'était pas si tôt tarie, là où les circonstances premières favorisaient sa préservation.

Comprenant l'importance et la richesse du folklore canadien, M. Boas et la Société de Folklore Américain² décidèrent, à la séance annuelle de 1914, d'encourager

efficacement l'initiative individuelle de tout Canadien désireux d'étudier et de publier les anciennes traditions locales françaises. Afin de faciliter la publication périodique de ces matériaux inédits, à mesure qu'on les obtient parmi le peuple, la Société offrit de disposer annuellement d'un numéro entier de sa revue, *The Journal of American Folk-Lore*, moyennant l'appui d'une section canadienne. Cette section vient de s'organiser grâce à l'aide d'un certain nombre d'abonnés, de Sir Lomer Gouin, au nom du gouvernement de Québec, et du concours de M. Victor Morin. Et chaque année, à partir de 1916, un numéro français de la revue devra contenir soit des contes et des légendes populaires, des ballades et des chansons ou d'autres pièces du folklore des Français d'Amérique, particulièrement des Canadiens. On espère d'ailleurs que des littérateurs désintéressés collaboreront bientôt à notre œuvre. Une ample série de traditions populaires sera, ainsi, d'année en année, transmise à la postérité. »³

La version écrite en 1945

« À une séance annuelle des Sociétés américaine d'Anthropologie et américaine de Folklore, vers le temps du Jour de l'An, à New York, en 1914, le Dr Franz Boas, grande personnalité dans le monde de l'anthropologie, me posa une question dont la portée devait mouler une partie de mon avenir, et dont les atteintes se sentent ici même, aujourd'hui – puisque vous-mêmes vous êtes en quête de connaissances folkloriques. Cette question était : "Y a-t-il au Canada des contes anciens, comme les contes de fées d'autrefois ?" Quelle réponse donner ? Aucun conte publié. Mais, dans mon relevé ethnographique, je me rappelai que Prudent Sioui et sa fem-

me [Hurons de la Jeune-Lorette, près de Québec] avaient commencé quelques-uns de ces contes, que j'avais refusés parce qu'ils étaient trop français et d'apparence trop littéraire, – entre autres : *La princesse des Sept-Montagnes-Vertes*, *L'eau de la fontaine de Paris*, *Le Corps-sans-âme*... Voici exactement ce que le Dr Boas et la Société de Folklore recherchaient. Le Dr. Boas me recommanda de recueillir ces contes, de devenir un éditeur de la Société de Folklore, et d'entreprendre ce relevé important pour en publier le résultat au *Journal of American Folk-Lore*. »⁴

La version racontée en 1965

• En 1914, la Commission de géologie m'a envoyé à Washington pour une réunion de l'Anthropological Association. J'ai eu la chance d'y entendre monsieur Franz Boas, de l'université Columbia ; c'était un savant de grande réputation. Pendant la réunion, il m'a invité à prendre le repas de midi avec lui. Il m'a demandé : "Barbeau, vous êtes Canadien français, vous pouvez répondre à une question que nous nous posons depuis bien des années, ici, aux États-Unis. Les Indiens, même ceux du Mexique, connaissent des contes folkloriques qui ne peuvent avoir qu'une origine française. Comment leur sont-ils parvenus ? Sont-ils venus du Canada français ? Il y a eu tellement de coureurs des bois chez vos compatriotes. Est-ce qu'ils pourraient leur avoir transmis certaines de leurs histoires ?" J'ai répondu : "Monsieur Boas, j'ai eu effectivement l'occasion d'entendre des contes à Lorette. – Eh bien, a-t-il dit, retournez-y, jeune homme ; retournez à Lorette, il est extrêmement urgent d'en recueillir quelques-uns." Et j'en ai recueilli ! À Lorette et dans les environs, dans Charlevoix, dans



Prudent Sioui, conteur, métis de la tribu des Hurons de Lorette, fut la première personne auprès de qui Marius Barbeau recueillit des contes québécois, en 1914.

The Journal of American Folk-Lore, vol. 33, no 129 (juillet-sept. 1920), planche xiv

Kamouraska, et en Beauce ; des contes populaires, il y en avait partout, c'était incroyable ! Et de beaux contes ! Ils m'intéressaient énormément ; je les aimais. Je les prenais en sténo, étant donné qu'au collège, dans ma paroisse, j'avais appris la sténographie, et on peut dire que ça m'a servi. À Lorette, j'en ai peut-être recueilli une centaine en un mois ou deux. Je n'en suis pas sûr. Puis j'ai commencé à les transcrire. Quand je les ai communiqués à monsieur Franz Boas, il m'a dit : "C'est exactement ce que nous voulons. Nous allons publier. Si vous êtes disposé à le préparer, nous allons consacrer à ces contes un numéro du *Journal of American Folk-Lore* (qui paraît d'ordinaire en anglais), un numéro entier, 150 pages, en français." Je lui ai envoyé les contes, et à la réunion suivante on m'a élu président de l'American Folklore Society. J'ai été président de cette association en 1916-1917.⁵ C'est ainsi que j'ai commencé à recueillir des contes folkloriques, toujours davantage ; ils ont fait l'objet de huit numéros entiers du *Journal of American Folk-Lore*, jusqu'en 1950. »⁶

Recherche par François Beaudin

1. « Boas, Franz. Historien, linguiste et anthropologue américain (Minden, Westphalie 9 juillet 1858 – New York 21 décembre 1942), fondateur de l'anthropologie moderne aux États-Unis. (...) Son intérêt pour les cultures primitives se manifeste au cours d'une expédition scientifique qu'il effectue en terre de Baffin (1883-1884) où il fait de nombreuses observations sur les Esquimaux. Il étudiera par la suite les Kwakiults ainsi que d'autres tribus de Colombie-Britannique. (...) En 1899, il est nommé professeur d'anthropologie à l'université de Columbia (...) créant une des plus importantes sections d'anthropologie des États-Unis. » (*Encyclopédie Alpha*, p. 847.). « Son insistance sur les faits plutôt que sur l'interprétation reflète une réaction très répandue à l'époque contre les théories sur l'évolution culturelle en vogue durant le 19^e siècle. » (Traduction par François Beaudin d'un texte de Sol Tax, p. 68, in : Winters, Christopher, gen. ed. *International Dictionary of Anthropologists*, New York et London, Garland Publishing, 1991, 823 p.). (N.D.L.R.)

2. Marius Barbeau en était membre depuis 1911. Voir : Israel J. Katz. "Marius Barbeau, 1883-1969", *Ethnomusicology*, vol. XIV, no 1 (janv. 1970), p. 129-142, p. 131.

3. Marius Barbeau. Préface de « Contes populaires canadiens », *Journal of American Folk-Lore* vol. XXIX (29), no 111 (janv.-mars 1916), p.1-2.

4. Marius Barbeau. *En quête de connaissances anthropologiques et folkloriques dans l'Amérique du Nord depuis 1911*. Résumé d'un cours donné à la Faculté des Lettres, mars-octobre 1945, Québec, Archives de Folklore, Université Laval, 1945, 80 p., p. 8.

5. Plutôt en 1918-19. En 1916, il devint co-éditeur de la revue *The Journal of American Folk-Lore* (*Encyclopédie de la musique au Canada*, p. 58).

6. Extrait de : Marius Barbeau. « Je suis un pionnier. Transcription d'une entrevue réalisée par Radio-Canada en 1965 : le grand folkloriste y raconte son histoire. », Musée national de l'Homme, *Oracle*, 1982, no 43, p. 4-5.



LES CONTES QUÉBÉCOIS PUBLIÉS À L'INITIATIVE DE MARIUS BARBEAU À PARTIR DE 1916



François Saint-Laurent, conteur de La Tourelle, comté de Gaspé, aujourd'hui dans le territoire de Ste-Anne-des-Monts, auprès de qui Marius Barbeau recueillit des contes québécois, en 1918.

The Journal of American Folk-Lore, vol. 33, no 129 (juillet-sept. 1920), planche xiv



Salomon Nadeau, de Notre-Dame-du-Portage (Témiscouata).

The Journal of American Folk-Lore, vol. 33, no 129 (juillet-sept. 1920), planche xiv

J'aimerais partager avec vous mon admiration pour le travail impressionnant que Marius Barbeau a réalisé, au tout début de sa carrière, de 1914 à 1919, pour découvrir et faire connaître près de 400 contes traditionnels du Québec. Il est à noter qu'il s'occupait en même temps de collecter, entre autres, un nombre encore plus grand de chansons traditionnelles, qu'il enregistrait ; en plus, il publiait, il donnait des conférences, il participait à des réunions savantes et il organisait les premières « Veillées du bon vieux temps », tout en continuant son travail sur les amérindiens ! Je vous présenterai d'abord son travail de collecte et de diffusion et j'aborderai deux points portant sur l'état de la langue française au Québec à l'époque, d'après sa collecte de contes, et les découvertes qu'il fit dans l'étude comparée de ces contes.

La collecte des contes

Marius Barbeau se mit à l'œuvre pour collecter systématiquement des contes québécois, dès 1914 (Voir, dans ce numéro, le texte intitulé : « D'où est venu l'intérêt de Marius Barbeau pour les contes ? »).

Il en avait déjà entendu quelques-uns en 1913, mais il ne s'y était pas attardé, préoccupé d'abord de traditions amérindiennes. « Dans mon relevé ethnographique, je me rappelai que Prudent Sioui et sa femme [Hurons de la Jeune-Lorette, près de Québec] avaient commencé quelques-uns de ces contes, que j'avais refusés parce qu'ils étaient trop français et d'apparence trop littéraire, – entre autres : *La princesse des Sept-Montagnes-Vertes. L'eau de la fontaine de Paris. Le Corps-sans-âme...* »¹

« L'étude des belles-lettres et de la rhétorique, qui m'avaient donné, comme à tous les autres dans le même cas, le goût du beau littéraire, avaient préparé le terrain² pour les contes de la *Belle Jarretière Verte*, de la *Montagne de Cristal*, de l'*Eau de la fontaine de Paris*, qui me firent une profonde impression lorsque je les entendis, en 1913, à la Jeune-Lorette. »³

À la suite de sa rencontre avec Franz Boas, il retourne donc à la Jeune-Lorette. « Durant le mois d'août 1914, Barbeau recueillera auprès de Prudent Sioui et de son épouse vingt-quatre contes ; David Sioui racontera pour sa part deux récits traditionnels. (...) Avant de retourner à Ottawa, l'enquêteur fait un détour par la Beauce où Paul Patry, de Saint-Victor, donne neuf récits de bonne tradition. »⁴ « Ex-

cellente moisson », dira-t-il.⁵ En participant probablement à nouveau au congrès de l'American Society of Folk-Lore, à la fin de 1914 ou au début de 1915, ou bien par lettre, il communiquera à Franz Boas, après les avoir transcrit en totalité ou en partie, le fruit de sa cueillette. Sur son approbation, il poursuivra sa recherche et la transcription des contes.

L'année suivante, il poursuit sa collecte à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, chez Achille Fournier (42 contes), un journalier de 64 ans ; chez Georges Pelletier et madame Augustin Ouellet (6 contes) et chez Narcisse Thiboutot (10 contes), conteur de 25 ans, ainsi qu'en Beauce, où son propre père lui fournit des fabliaux.

En 1916, il se rend sur la rive nord. Aux Éboulements, il prendra en sténographie les 52 contes de madame Gédéon Bouchard, 76 ans, les 20 contes de Jean-François Bouchard, les 18 récits du vieux Joseph Mailloux et les 15 contes de Marcel Tremblay, 75 ans. À Saint-Irénée, il reçoit trois contes de Louis « L'Aveugle » Simard, chanteur et violoneux par ailleurs. Enfin, à Tadoussac, il recueille huit contes de Édouard Hovington, ancien employé de la Compagnie du Nord-Ouest.⁶ Il se rendra aussi à Chicoutimi.

En 1918, il se transporte sur la rive sud, dans Témiscouata (à Notre-Dame-du-Portage et Saint-Antonin) où il récolte 5 contes⁷, et en Gaspésie ; à Sainte-Annes-des-Monts, madame Pierre Trépanier lui fournit 7 contes, tandis qu'à La Tourelle, François Saint-Laurent fournit 10 contes.⁸

De 1914 à 1918, il recueillera plus de

200 contes, si l'on se base sur le total de 250 dans sa collection au 31 mars 1921 (Voir note 29) ; jusqu'en 1945, il recueillera un total de 300 à 400 contes.⁹

La diffusion

En mai 1915, il donne une conférence dans le cadre de la Société royale du Canada, à Ottawa. Intitulée « Le folklore canadien-français », elle porte principalement sur les premières découvertes qu'il vient de faire sur les contes recueillis en 1914.¹⁰

« Comme ces contes avaient une qualité et un charme particuliers, ils étaient partout bien accueillis. »¹¹ Il les présente à des amis : Rodolphe Lemieux et le sénateur L.-O. David ; celui-ci le fit même inviter à une soirée chez Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada, devant qui il présenta, entre autres, le conte intitulé *Petit Jean et la chatte blanche*.¹²

À l'été 1915, il organise déjà une soirée de contes, avec Achille Fournier, au collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière, où il avait étudié.

Un élément très puissant viendra augmenter, en 1915, l'intérêt pour la vie traditionnelle, et donc pour le travail qu'il accomplit dans le domaine du conte : on publie en effet *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, cette année-là.

L'année suivante, en 1916, après en avoir publié une première série dans le *Journal of American Folk-Lore* (Voir en annexe la Bibliographie des contes québécois publiés dans le *Journal of American Folk-Lore* par Marius Barbeau et ses collaborateurs), il donnera, à l'invitation de son ami Louvigny de Montigny, une conférence à la Société royale du Canada sur les contes du Québec.¹⁴ « Les sociétaires furent étonnés de retrouver chez eux une survivance française de ce genre jusque-là insoupçonnée. »¹⁵ Il « ennuyait » d'entretiens à ce sujet ses amis, chez lui et ailleurs, tellement il éprouvait d'enchantement dans la découverte de ces contes. Il devient alors membre de la Société royale.¹⁶

À l'été, il organise, comme il l'avait vu faire par son professeur, à Oxford¹⁷, une (ou deux) soirées de folklore avec Louis « L'Aveugle », dans un hôtel de St-Irénée.¹⁵ Voici ce qu'il en dit en 1920 : « À une foule réunie au grand hôtel des bains, à Saint-Irénée (Charlevoix, Qué.), en 1916, nous avions présenté notre chanteur "Louis l'Aveugle" (Simard), qui sut fort bien divertir ses auditeurs, pendant toute une soirée,

avec ses chansons, ses contes, ses danses et ses airs de violon. »¹⁹

Au début de 1917, le 7 février, il donne une conférence à Québec, devant les membres de la Société du Parler français au Canada, sur les traditions orales au Canada.²⁰ Il y fait alors l'apologie de l'importance de la tradition orale et de l'urgence qu'il y a à recueillir ce qu'elle transporte encore.

Dans les années qui suivent, il continue de transcrire ces contes qu'il a recueillis pour les publier. Une deuxième série paraîtra en 1917 et une autre en 1920 dans le *Journal of American Folk-Lore*. Chacune des introductions de ces publications est intéressante pour diverses raisons : on y présente la provenance de ces contes (souvent avec le nom, l'âge et le village du conteur ou de la conteuse ; on y ajoute parfois l'âge du conteur ou de la conteuse au moment où il (elle) a appris le conte) ; la méthode suivie pour les recueillir et les présenter ; l'importance, l'origine et la formation de la tradition orale ; la forme et le style de ces contes ainsi que la typologie des thèmes et des mythes qu'on y trouve (pour ce dernier élément, dans les deux premières séries seulement), etc.

En 1918, il occupe la fonction de président de l'American Folklore Society. Il profitera de son discours de fin de présidence, le 29 décembre, à Baltimore, pour broser un vaste tableau de la situation du folklore de souche européenne en Amérique du Nord.²¹

Entre-temps, il s'organise pour regrouper d'autres personnes pour travailler dans le même sens que lui. Dans un texte qu'il publie au début de 1918, il annonce déjà la formation d'un Comité provisoire 1917-1918 de la future section de Québec de l'American Folk-Lore Society.²²

C'est cette année-là, en 1918, qu'il fonde cette section, à Ottawa, au Château Laurier, le 22 mai, avec 22 autres personnes.²³ Le 29 mai, il donne, à Montréal, devant les membres de la Société historique de Montréal, une conférence intitulée : « Le rôle de la tradition orale dans l'étude de notre histoire ». « L'air est aux traditions », nous déclara notre collaborateur, M. É.-Z. Massicotte (Il est le premier président de la Section de Québec de l'American Folk-Lore Society). Donnons une séance publique de folklore canadien ; présentons des chansons de différents genres, des contes, des gîgues, de la "musique à bouche", de la guimbarde. (...) Un succès

donnerait un grand élan à l'œuvre. »²⁴ Il y aura deux, et non pas une, de ces séances publiques, l'année suivante.

Un des vice-présidents de la Section de Québec, Victor Morin, publie lui-même, cet automne-là, un article dans la revue *Le Pays laurentien* sur le folklore canadien.²⁵

Le 18 mars 1919, se tient à Montréal, la deuxième séance annuelle de la Section de Québec de la même association.²⁶ Le même jour et le 24 avril, se tiendront les fameuses « Veillées du bon vieux temps » (Voir note 17). Des conteurs seront sur scène, laquelle sera décorée avec des meubles ou des objets prêtés gracieusement par le sculpteur Alfred Laliberté, la Canadian Handicrafts Guild et la Bibliothèque Saint-Sulpice.²⁷ « C'est dans la présentation des exécutants du terroir plutôt que dans l'usage des pièces folkloriques que nos séances diffèrent de celles qui les ont précédées. »²⁸

C'est à Québec, à l'Université Laval, le 1^{er} mai 1920, que se tiendra la 3^e séance annuelle de la Société, dans la salle de la Société du Parler français.

Les années ultérieures

Davantage attiré et absorbé par la découverte de la chanson folklorique qu'il fit en même temps²⁹, ce sont de ses collaborateurs qui assureront la poursuite de la publication de contes dans le *Journal of American Folk-Lore*. Leur publication s'échelonna de 1923 à 1950 (voir annexe). Malgré cela, plusieurs des contes recueillis par Barbeau et les membres de la Section de Québec de l'American Society of Folk-Lore n'ont jamais été publiés. Ils sont conservés dans la Collection Marius-Barbeau du Musée des civilisations, à Hull.

Quant à lui, débordé de travail dans les nombreux chantiers qu'il continua d'ouvrir durant sa carrière, Barbeau ne publiera plus que des adaptations des contes déjà recueillis dans divers ouvrages de vulgarisation et de diffusion³⁰, ainsi que dans de nombreux périodiques.³¹

La langue des contes : une langue parlée de grande qualité

Dans l'introduction à la seconde série de contes qu'il publia, il fait un commentaire très important sur « l'état de la langue française au Canada » Il dit : « Ces textes recueillis tels qu'ils tombaient spontanément des lèvres des paysans canadiens suffiront à dissiper une erreur à peu près universelle. (...) La corruption du langage



Paul Patry, âgé de 82 ans, de Saint-Victor de Beauce, auprès de qui Marius Barbeau recueillit des contes québécois, en 1914.

The Journal of American Folk-Lore, vol. 33, no 129 (juillet-sept. 1920), planche xiv

que l'on remarque dans les villes (...) limitrophes des centres de langue anglaise a fait croire à des observateurs superficiels et aux Canadiens eux-même que l'ancien parler français s'était profondément modifié chez les paysans du Canada. Le style qu'ont quelquefois adopté Fréchette,³² Sir James LeMoine, Beaugrand³³ et de Montigny, dans certains tableaux de mœurs forestières ou champêtres et dans des anecdotes comiques, ont d'ailleurs contribué à répandre cette opinion au dehors. (...) Nous n'avons nulle part entendu ce langage artificiel et farci, mais comique et original, que Fréchette, LeMoine et leurs disciples mettent dans la bouche de leurs habitants. C'est là une création d'écrivain et une imitation élaborée du jargon exceptionnel d'individus (...) qui mêlent inconsciemment leurs deux langues maternelles. »³⁴

L'étude comparée

Mais le volet qui a le plus intéressé Marius Barbeau, c'est l'étude comparée. Celle-ci fut entreprise, en Allemagne, par les frères Grimm ; en Hollande, par Andersen ; en France, par Perrault et la duchesse d'Aulnoy. Et, elle fut poursuivie, de façon scientifique, par Gaston Paris, en France ; en Allemagne, par Bolte et Polivka ; aux États-Unis, par Stith Thomson et, au Canada, par de nombreux chercheurs depuis la première collecte de Barbeau en 1914.

Au début de 1945, celui-ci fut invité à donner un cours aux étudiants de la chaire de folklore à l'Université Laval. Voici ce qu'il leur dit, à propos de son travail sur les contes : « L'étude comparée des contes est d'une grande importance en folklore. (...) Ici en Amérique, son importance vient surtout de ce que les sauvages de toutes les parties du continent ont assimilé un grand nombre de contes européens, par l'entremise surtout des conteurs canadiens, – les canotiers, les voyageurs, les coureurs de bois – grands conteurs de race ; aussi des conteurs de sang espagnol, vers le Mexique. »³⁵ « Des centaines de contes sont, comme fruit de cette initiative basée sur une hypothèse, recueillis, comparés entre eux, avec ceux de l'Europe, avec ceux des sauvages. »³⁶

Dans un article qu'il publiera plus tard, en 1954, il nous révélera, beaucoup plus que dans sa conférence de 1915 à la Société royale, l'ampleur des découvertes que cette étude comparée lui avait permise.³⁷

• Les contes franco-canadiens (...) s'épanchent souvent en des variantes de même souche orale que les mythes classiques de la Grèce, mythes plusieurs fois millénaires. (...) Le fin voleur de Valenciennes [un conte qu'il avait enregistré], conte à tiroir à la manière des *Mille et une nuits*³⁸ (...), le précurseur des folkloristes, Hérodote, en recueillit, au VI^e siècle avant J.-C., une version en Égypte... ! Certains autres contes, aussi multi-millénaires pour la plupart, ont passé par l'Europe soit classique, soit moyenâgeuse. Ils ont parfois figuré dans les romans de la Table-Ronde en France, ou dans les légendes du Roi Arthur, en Angleterre. »³⁹

Conclusion

Devant tant de richesse et tant de travail, comment ne pas partager alors son admiration pour la qualité de la mémoire populaire qui a su ainsi défier les siècles et les continents, comment ne pas l'admirer lui-même pour l'importance du travail de collecte et de diffusion auquel il s'est adonné, surtout durant ces années 1914 à 1919 ? Cela devrait nous donner le goût de relire et de dire à nos enfants et petits-enfants tous ces contes dont il avait entrepris la publication, il y a quatre-vingt ans, après en avoir fait la cueillette, les sauvant ainsi de l'oubli, ce dont nous devons lui être infiniment reconnaissants.⁴⁰ Comment ne pas souhaiter que soit publié, un jour, en un premier temps, un catalogue complet des contes qu'il a recueillis, avec mention de leur lieu de publication, le cas échéant, et qu'ensuite, on entreprenne la publication de ceux qui ne l'ont jamais été ?

François Beaudin

1. Marius Barbeau. *En quête de connaissances anthropologiques et folkloriques dans l'Amérique du Nord depuis 1911*. Résumé d'un cours donné à la Faculté des Lettres, mars-octobre 1945, [Québec], Archives de Folklore, Université Laval, 1945, 82 p., p. 8-9. Pour les trois contes mentionnés, voir : *Journal of American Folk-Lore*, vol. 29, no 111 (janv.-mars 1916), respectivement aux p. 49, 122 et 27.
2. Marius Barbeau. « La Belle-jarrettière-verte, conte populaire », *Bulletin du Parler français au Canada*, vol. XV, no 1 (septembre 1916), p. 8-19 et *Journal of American Folk-Lore*, vol. 30, no 115 (janv.-mars 1917), p. 36-41.
3. *Ibid.*, p. 64
4. Jean Du Berger. « Marius Barbeau : le conte et le conteur », *Études françaises*, vol. 12, no 1-2 (avril 1976), p. 61-70 ; la citation est de la p. 63.
5. Marius Barbeau. *En quête...*, p. 9.
6. Jean Du Berger, op. cit., p. 65-66.
7. Marius Barbeau. « Collection Barbeau », *Journal of American Folk-Lore*, vol. 32, no 123 (janv.-mars 1919), p. 182.
8. Jean Du Berger, op. cit., p. 66.
9. Marius Barbeau. *En quête...*, p. 10.
10. Marius Barbeau. « Le folklore canadien-français », *Mémoires de la Société royale du Canada*, section I, série III, vol. IX (mars 1916), p. 449-481.
11. Marius Barbeau. *En quête...*, p. 9.
12. *Ibid.*, p. 65. Pour le conte mentionné, voir : *Journal of American Folk-Lore*, vol. 29, no 111 (janv.-mars 1916), p. 37-40.
13. *Ibid.*, p. 64.
14. Marius Barbeau. « Les métamorphoses dans les contes populaires canadiens », *Mémoires de la Société Royale du Canada*, 3e série (1916), tome X, section I, p. 143-160.
15. Marius Barbeau. *Veillées...*, p. 65.
16. Denise Ménard. « Barbeau, Marius », in : Helmut Kallmann, dir. *Encyclopédie de la musique au Canada*, Montréal, Fides, 1983, p. 58.
17. Marius Barbeau. *Veillées du bon vieux temps à sa salle Saint-Sulpice, à Montréal, les 18 mars et 24 avril 1919*, sous les auspices de la Société historique de Montréal et de la Société de folklore d'Amérique (section de Québec), Montréal, G. Ducharme, libraire-éditeur, 1920, p. 4.
18. Marius Barbeau. *En quête...*, p. 14.
19. Marius Barbeau. *Veillées...*, p. 4.
20. Marius Barbeau. « Les traditions orales françaises au Canada », *Bulletin de la Société du Parler français au Canada*, vol. XV, no 7 (mars 1917), p. 300-318.
21. Marius Barbeau. « The Field of European Folk-Lore in America », *Journal of American Folk-Lore*, vol. 32, no 123 (janv.-mars 1919), p. 185-197.
22. Marius Barbeau. « L'étude de nos traditions orales », *La Revue canadienne*, vol. XXI, no 1 (janv. 1918), p. 24-33. Cette étude démontre avec force la volonté de réappropriation qu'il souhaitait pour ce patrimoine vivant qu'il était en train de découvrir avec de nombreux autres Québécois.
23. Marius Barbeau. « La première séance



annuelle de la section de Québec », *Journal of American Folk-Lore*, vol. 32, no 123 (janv.-mars 1919), p. 180-181.

24. Marius Barbeau. *Veillées du bon vieux temps à sa salle Saint-Sulpice, à Montréal, les 18 mars et 24 avril 1919*, sous les auspices de la Société historique de Montréal et de la Société de folklore d'Amérique (section de Québec), Montréal, G. Ducharme, libraire-éditeur, 1920, p. 1. Deux contes seront présentés durant ces veillées.

25. Victor Morin. « Le Folklore Canadien », *Le Pays laurentien*, 3e année, no 11 (novembre 1918), p. 185-187.

26. Marius Barbeau. « La deuxième séance annuelle de la section de Québec », *Journal of American Folk-Lore*, vol. 32, no 123 (janv.-mars 1919), p. 181-183.

27. Marius Barbeau. *Veillées...*, p. 3, note 1.

28. *Ibid.*, p. 4.

29. Au 31 mars 1921, il aura recueilli 250 contes, comparativement à 1 885 textes de chansons, dont il aura enregistré 1 618 mélodies ! Voir : Marius Barbeau. « Le folklore 1914-1920 », « Collections de folklore » [du Musée national] ; et « Publications », dans : Canada (Gouvernement), *Rapport du Ministère des Mines pour l'année financière se terminant le 31 mars 1921*, Ottawa, Imprimeur du roi, 1922, p. 24-28.

30. Marius Barbeau. *Grand-mère raconte*, Montréal, Beauchemin, 1935, 101 p. ; *Il était une fois*, Montréal, Beauchemin, 1935, 103 p. ; *Les Rêves des chasseurs*, Montréal, Beauchemin, 1942, 117 p., repris dans la collection « Les Veillées » du même éditeur, en 1950 ; *Les Contes du Grand-Père Sept-Heures*, (Montréal), Chanteclerc, 1950-1953, 12 volumes.

31. Clarisse Cardin. « Bio-bibliographie de Marius Barbeau », dans : *Archives de folklore*, II, Montréal, Fides, 1947.

32. Louis Fréchette, *Contes I, La Noël au Canada*, Fides, Montréal, 1974 ; *Contes II, Masques et fantômes*, Fides, Montréal, 1976.

33. Honoré Beaugrand. *La Chasse-Galerie et autres légendes*, Montréal, Beauchemin, 1900.

34. *Journal of American Folk-Lore*, vol. 30, no 115 (janv.-mars 1917), p. 2.

35. Marius Barbeau. *En quête...*, p. 9.

36. *Ibid.*, p. 64.

37. Marius Barbeau. « Nos traditions à l'Université », *Journal of American Folk-Lore*, Vol. LXVII, no 264 (1954), p. 199-211.

38. Marius Barbeau. « Le Grand Voleur de Paris », p. 125-130, dans : « Contes populaires canadiens (Seconde série) », *Journal of American Folk-Lore*, Vol. XXX, no 115 (1917), p. 1-147.

39. Marius Barbeau. « Nos traditions à l'Université », *Journal of American Folk-Lore*, Vol. LXVII, no 264 (1954), p. 199-211, p. 203 et 204.

40. Marius Barbeau a republié certains de ces contes ou d'autres, soit dans des journaux ou revues, soit dans des plaquettes, illustrées ou non, à l'intention du public, des jeunes en particulier. On consultera : Clarisse Cardin.

« Bio-bibliographie de Marius Barbeau », dans : *Archives de folklore*, II, Montréal, Fides, 1947.



Jean Bouchard, conteur habitant Les Éboulements, comté de Charlevoix, auprès de qui Marius Barbeau recueillit des contes québécois, en 1916.

The Journal of American Folk-Lore, vol. 32, no 123 (janv.-mars 1919), planche 3

Bibliographie¹ des contes québécois publiés dans le *Journal of American Folk-Lore*² par Marius Barbeau et ses collaborateurs³

• Barbeau, Marius. « Contes populaires canadiens (Première série) », vol. XXIX (29), no 111 (janv.-mars 1916), p. 1-151 [47 contes].

• Barbeau, Marius. « Contes populaires canadiens (Seconde série) », vol. XXX (30), no 115 (1917), p. 1-147 [Contes # 48 à 78].

• Barbeau, Marius, Évelyne Bolduc et Malvina Tremblay. « Contes populaires canadiens (Troisième série) - Contes de la Beauce, par Évelyne Bolduc [Contes #78-79] ; Contes de Chicoutimi et de La Malbaie, par Malvina Tremblay [Contes #81 à 83] et Contes de Charlevoix et Chicoutimi, par Marius Barbeau [Contes # 84 à 91] », vol. XXXII (32), no 123 (1919), p. 90-167.

• Lanctôt, Gustave. « Contes populaires canadiens (Quatrième série), Collection Adélarde Lambert », préparée et préfacée par Gustave Lanctôt [Contes # 92 à 115], vol. XXXVI (36), no 141 (1923), p. 205-272.

• Lanctôt, Gustave. « Contes populaires canadiens (Cinquième série), Contes de [sic, pour du] Québec », par Gustave Lanctôt, vol. XXXIX (39), no 154 (1926), p. 371-449 [Contes # 116 à 137].

• Lanctôt, Gustave. « Contes populaires canadiens (Sixième série), Contes du Canada français », par Gustave Lanctôt, vol. XLIV (44), no 173 (1931), p. 225-294 [Contes # 138 à 161].

• Daviault, Pierre. « Contes populaires canadiens (Septième série), Collection d'Adélarde Lambert », communiquée à Marius Barbeau et préparée par Pierre Daviault, vol. LIII (53), no 208-209 (1940), p. 89-181 [Contes # 1 à 30].

• Rioux, Marcel. « Contes populaires canadiens (Huitième série), par Marcel Rioux, vol. LXIII (63), no 248 (1950), p. 199-230 [Contes # 190 à 200].

1. On trouvera ici la référence au plus ancien ensemble (200 contes) de contes anciens du Québec. Ils ont été collectés, pour la plupart, dans les années 1915-1925. Certains de ces contes ont pu être datés, par certains conteurs ou conteuses, comme ayant été entendus, par celui qui les leur avait appris, aussi tôt qu'en 1815-1820 ! Le nom du conteur, son âge, son village d'origine sont indiqués, dans la mesure où ils sont connus.

2. On peut trouver la collection de cette revue, *The Journal of American Folk-Lore*, à l'Université Laval et dans d'autres grandes bibliothèques, universitaires en particulier.

3. Quoique la numérotation des volumes de la revue soit en chiffres romains sur la page-titre, on s'est permis d'en donner ici l'équivalent en chiffres arabes, entre parenthèses.



PIERRE PERRAULT

Pierre Perrault est un des plus grands cinéastes de l'histoire du cinéma québécois. Au cours des années 60, il donne au cinéma direct ses images les plus marquantes et les plus émouvantes. Au cours de mes recherches sur le cinéma québécois, il m'a été donné de tomber sur un texte merveilleux, écrit par Perrault. J'en ai donc choisi un extrait, pour vous faire partager le bonheur de lire un texte d'une rare beauté. Perrault y parle de Grand Louis, un des protagonistes de *Pour la suite du monde*. Vous comprendrez, après avoir lu, pourquoi ce film est un des plus grands du cinéma québécois...

Marie-France Paquette

Extrait d'un texte de Pierre Perrault, intitulé « L'Éloge du superlatif : Nouveau discours sur la parole ».

* (...) et c'est avec tous *ces gens de l'île*,
comme ils se nomment eux-mêmes dans leur langage
(car ils possèdent un langage
ce qui est encore plus qu'une langue),
que je voudrais partager ce moment
qui nous réunit autour d'une épitoge
(voilà un mot qui n'est pas dans leur langage)
et avec Grand-Louis-à-Joseph-de-l'Anse
ce maître de *chouenne*
qui me sert de portageur de sens
n'est-il pas merveilleux justement
que ces gens de Charlevoix aient imaginé,
on ne sait trop comment,
un mot !
un mot bien à eux et à eux seuls,
le mot *chouenne*
pour décrire leur discours
car justement il est incomparable
Grand-Louis qui dit à qui veut l'entendre :
solifier pour solfier
appivoiser pour enjôler
la *naissance* pour les organes femelles
humiliant pour émouvant
et *corne-en-cul* comme Rabelais
Grand-Louis qui annonce le temps de toutes ses remarques :
quand il fait beau prend ton capot...
vent du sud... mauvais temps au cul...
cerne à la lune n'a jamais brisé mât d'hune...
nordet clair... va coucher avec ta femme à soir...
c'est lui qui parle d'un vieux cheval qui a *cinquante ans rien qu'en dimanches...*
c'est lui qui dit d'un ivrogne qu'il a *bu la mer et les poissons...*
C'est lui qui dit de la boisson : *celui que ça tue il aurait pas vécu...*
c'est lui qui est *emminé... enthousiasmi... ben amanché... mal content... malavenant*,
c'est lui qui *étrive... qui s'enfarge... qui s'épivarde... qui est ombrageux...*
c'est lui le maître du langage qui ne manque jamais de mots...
et quand les mots lui manquent il les invente
sans la caution des dictionnaires
qui cautionnent les épitoges
c'est cet homme-là
qui dit *mange-marde* en québécois
ce qui ne l'empêche pas de dire *mange-marde*
au lieu de *stercoraire* en grec
et *oiseleur* au lieu d'*ornithologue*¹
et ma *lanbic* plutôt que mon *alambic*...
un homme sans importance qui aurait pu se nommer *Homère*
S'il n'était pas tout simplement Ulysse dans sa propre légende sans aide...
laboureur d'automne et de printemps
au large du monde
et dans la mémoire chansonnière (...) *²

1. C'est délibérément que l'auteur enlève le « h » du mot.

2. COLL. Dialogue. *Cinéma canadien et québécois*, Pierre Véronneau, Michael Dorland et Seth Feldman (dir.), Montréal, Éditions Médiatexte Publications/la Cinémathèque québécoise, 1987, pp. 173 à 200.



Le temps des contes

UN VOYAGE DANS LE PATRIMOINE DES CONTES LES PLUS CÉLÈBRES DE LA TRADITION ORALE POPULAIRE QUÉBÉCOISE



Anne Michaud

Un éditeur français publie un recueil de contes québécois conçu expressément pour les parents et les éducateurs. La Québécoise Cécile Gagnon, auteure et spécialiste de la littérature pour jeune public, a rassemblé les textes de l'ouvrage intitulé *Mille ans de contes - Québec*.

Pour plusieurs parents, l'heure du conte est plus qu'une douce habitude. Raconter une histoire à son enfant est un rituel précieux, un moment de pur bonheur. La plupart des enfants sont d'ailleurs avides d'histoires. Ils en redemandent et on peut leur en offrir à volonté. Car ils n'en tirent que des bienfaits. Même les psychologues en conviennent, ainsi que le rappelle l'éditeur de *Mille ans de contes - Québec*, « les contes aident l'enfant à résoudre les conflits affectifs et permettent de donner des visages à l'angoisse qui les étirent ». Leur lire des contes permet en plus de développer leur mémoire auditive, d'exercer leur intelligence et de leur insuffler le goût de la lecture.

Au-delà de ces considérations basement pédagogiques, le conte exerce sur les enfants une grande fascination. Les adultes qui ont revu les épisodes de Fanfreluche rediffusés au cours des derniers jours à la télévision de Radio-Canada ont pu, avec émotion, se retremper dans cette atmosphère particulière du conte.

Les éditions Milan ont conçu, spécifiquement à l'intention des enfants et de leurs parents ou éducateurs, une collection vouée au conte. Huit titres sont parus à ce jour. On y retrouve les grands contes classiques (Peau-d'Âne, Cendrillon, Le Petit Chaperon rouge, Le Petit Poucet), de même que des histoires d'auteurs contemporains.

Le dernier titre en lice, *Mille ans de contes - Québec*, a été publié cet automne. L'éditeur français a confié à Cécile Gagnon, auteure de nombreux livres et spécialiste de la littérature jeunesse, la tâche de rassembler plus de 72 contes. Madame Gagnon a puisé dans le patrimoine des contes les plus célèbres de

la tradition orale populaire québécoise, tout en s'efforçant d'incorporer quelques histoires d'auteurs québécois contemporains, y compris quelques-unes des siennes. La matière ne manquait pas. Le Québec regorge de contes populaires. Au début du siècle, des ethnologues et des folkloristes – les plus connus furent Marius Barbeau, E.Z. Massicotte, Adélard Lambert, Luc Lacourcière, Germain Lemieux, Carmen Roy, Ernest Gagnon et Gustave Lanctôt, rappelle Cécile Gagnon – ont sillonné les campagnes et les villages du Québec afin de recueillir ces trésors menacés dont plusieurs sont aujourd'hui gardés aux Archives de folklore de l'Université Laval.

Les contes, on le sait, sont par essence faits pour être lus à haute voix. Dans cet esprit, la maison d'édition a établi un système de pictogrammes visant à donner, d'un coup d'œil, plusieurs renseignements pratiques au lecteur. Ainsi, chaque conte est précédé d'un dessin fournissant l'âge minimum conseillé pour écouter cette histoire, la durée moyenne de lecture continue, les lieux où se déroule l'histoire et les personnages principaux. Chaque titre est aussi précédé d'un court texte dont la fonction est d'expliquer l'origine du conte et d'en résumer brièvement la trame. L'ouvrage suggère également quelques idées de mise en scène afin de créer un climat propice au conte.

Toute l'originalité du travail de Cécile Gagnon réside dans la classification qu'elle propose. Elle a séparé les histoires en contes merveilleux (Démons et Merveilles), histoires d'animaux (Du coq à l'âne), histoires de Noël (N'oublie pas mon petit soulier), récits étiologiques (Au temps où les bêtes parlaient), histoires de diables (Enfer et contre tous), contes de débrouillardise (Astucieusement vôtre), contes de fantômes et de revenants (Histoires à dormir debout), histoires de grandes figures (De sacrés caractères) et histoires de la nature (Vous avez dit blizzard).

Tous les classiques du patrimoine québécois s'y retrouvent. De La Chasse-Galerie (d'après le récit d'Honoré Beaugrand, publié en 1900) jusqu'au Loup-Garou (adapté par Pamphile Lemay). L'ouvrage a également l'avantage de faire connaître aux enfants quelques personnages légendaires. À travers divers contes, on retrace l'histoire de Jos Montferrand (le plus célèbre des hommes forts), d'Alexis le Trotteur (le Donovan Bailey du XIX^e siècle... !), de Madeleine de Verchères et de Maria Chapdelaine. On y fait aussi, inévitablement, la connaissance de Ti-Jean, le héros par excellence des contes du Canada français, celui qui finit toujours par épouser la princesse. On retrouve ce personnage dans Ti-Jean et le cheval blanc, Ti-Jean, le violoneux et La Jument de Ti-Jean.

Le lecteur québécois aura compris, en lisant *l'Avant tout*, que ce livre a d'abord été réalisé pour un public européen. D'où ce court résumé de l'histoire du Québec. D'où, aussi, ce glossaire que l'on retrouve à la fin de l'ouvrage. Cela dit, les contes qui constituent le cœur de l'ouvrage sont universels et sauront plaire aux lecteurs de tous les horizons. Adapté pour la lecture à voix haute, parfois condensés, les textes gardent, évidemment, toute leur saveur québécoise.

S'il fallait chercher un défaut à l'ouvrage des éditions Milan, ce serait davantage du côté de la facture visuelle. Si on le compare aux nombreux livres pour la jeunesse qui inondent les librairies, ce livre est franchement laid et ne met nullement en valeur les illustrations. Il faut croire qu'on ne voulait pas distraire les parents et les enfants de l'essentiel, c'est-à-dire des contes.

Mille ans de contes - Québec, Textes choisis et commentés par Cécile Gagnon, Illustrations de Anne Michaud, Éditions Milan, 462 pages

Texte tiré du journal *Le Devoir*, des samedi 4 et dimanche 5 janvier 1997, section D2.
Texte écrit par Pierre Cayouette.
(Reproduction autorisée)

Le Diable dans la légende québécoise

UNE EXPOSITION DE BRONZES D'ALFRED LALIBERTÉ

Originaire de la région des Bois-Francs, le grand sculpteur québécois Alfred Laliberté (1878-1953) était passionné de patrimoine. Avec la Bibliothèque Saint-Sulpice et la Guilde canadienne des métiers d'art, il a fourni les meubles et objets pour décorer la scène, lors des premières Veillées de folklore organisées par Marius Barbeau et la Société historique de Montréal, en 1919, à la Bibliothèque Saint-Sulpice. Il a produit toute une série de bronzes sur les « Légendes et métiers de la Nouvelle-France », à la fin des années 1920 et au début des années 1930.

Sur les trente sculptures qu'il consacra à la légende québécoise, les neuf portant sur le diable font l'objet d'une exposition présentée par le Musée d'art de Saint-Laurent, sur l'île de Montréal¹. L'exposition met en évidence les sources d'inspiration de Laliberté : la tradition orale (grâce à ses conversations avec son ami le folkloriste Édouard-Zotique Massicotte), les récits littéraires (tels les écrits de Pamphile Lemay et d'Honoré Beaugrand), les illustrations des légendes (telles celles d'Henri Julien) et l'imagerie populaire, qui ont été largement diffusés dès la fin du XIX^e siècle.

À ce point de vue, il est intéressant de voir le diable figé dans le bronze ; c'est encore une autre façon pour la tradition de triompher de lui, pourrait-on dire ! « D'une façon générale, la mythologie ancienne doit beaucoup au forgeron, cet homme du feu. Le Québec ne renie pas cette tradition fantaisiste. C'est au XVIII^e siècle que les relations forgeron-Diable se sont développées. En langue française, il existe 32 noms de lieux dont "Diable" sert de spécifique.² Alfred Laliberté a produit une sculpture de cet être ayant la propriété de se déguiser et de hanter les lieux des hommes afin de s'approprier de leur âme. Plusieurs contes ont surgi. »³ Les interdits de la société traditionnelle comme le jeu ou la danse sont ici



Le Beau Cavalier

Photo : Jean-Guy Kérouac, Musée du Québec

illustrés par les œuvres nommées *Le jeu de cartes avec le diable* et *Le Beau Cavalier*. À l'occasion, le diable emprunte la forme d'un cheval beau et fort pour aider au transport des pierres lors de la construction d'églises. *Le Diable attelé* en est une illustration saisissante. Rappelons que le diable est le personnage le plus important dans le monde des êtres fantastiques, au Québec.

L'exposition se déroule du 30 janvier au 1^{er} juin 1997. Organisée par le Musée du Québec, elle est mise en circulation grâce au ministère du Patrimoine canadien.

Le président du Musée, monsieur Jean Royer, et la directrice, madame Johane Canning-Lacroix, ont procédé au vernissage de l'exposition le mercredi 19 février, sous la présidence d'honneur de monsieur Denis Deschamps, président de la Chambre de commerce de Saint-Laurent et en présence de Jocelyn Bérubé, réputé conteur et musicien. Celui-ci en a profité pour « réchauffer » la soirée, violon en mains, en réveillant les malheurs de *Rose Latulippe* et les envolées endiablées de la fameuse *Chasse-galerie*.

François Beaudin

1. Cette exposition a lieu au Musée d'art de Saint-Laurent, 615, avenue Sainte-Croix, Saint-Laurent (métro Du Collège). Tél. (514) 747-7367. Rappelons que le musée est situé dans une ancienne église, exemple d'exceptionnelle qualité d'architecture néo-gothique à Montréal.

2. Voir : François Beaudin. « La présence du diable dans les noms de lieux du Québec », *Paroles, Gestes et Mémoires*, vol. 2, no 2 (automne 1995), p. 10.

3. Louis-Edmond Hamelin. « Le forgeron, le diable et les retraites fermées », p. 231-238, in : Jean-Claude Dupont, dir. *Mélanges en l'honneur de Luc Lacourcière. Folklore français d'Amérique*, Montréal, Leméac, 1978, 485 p.

DES CONTES DE LOUIS FRÉCHETTE interprétés par Raymond Philippe

Né à Lévis, Louis Fréchette (1839-1908) a grandi dans un Québec où le folklore était bien vivant et faisait partie de la vie de tous les jours. Tour à tour poète, auteur et journaliste, il fut aussi député de Lévis à Ottawa de 1874 à 1878 (à la Chambre des Communes, il fut le voisin de son cousin Wilfrid Laurier). Il fut nommé greffier au Conseil législatif de Québec, en 1889, par le premier ministre Honoré Mercier ; Fréchette occupa cette fonction jusqu'à sa mort. Outre les *Contes de Jos Violon*, on doit à Fréchette plusieurs livres à succès dont *Originaux et détraqués*, *La légende d'un peuple*, *La Noël au Canada* et ses fameux *Mémoires intimes*. Les Productions du Légendaire ont mis sur pied un spectacle théâtre-conte à partir des *Contes de Jos Violon* de Fréchette¹.

L'interprète en est Raymond Philippe, comédien. Raymond n'est pas un inconnu pour plusieurs, car il est issu du monde de la danse et de la musique traditionnelles. En effet, après quatre années comme chanteur au sein du groupe professionnel Éritage, il a fait carrière seul, comme interprète, puis s'est dirigé vers le théâtre en se dotant d'une formation en art dramatique. L'enregistrement sur disque, la radio, la télévision et la scène lui ont permis de faire apprécier ses talents à travers le Canada, les États-Unis, la Bretagne, en France.

Il travaille avec passion à la mise en spectacle des huit *Contes de Jos Violon* depuis plus de 18 ans. En parallèle, il prépare actuellement un enregistrement de ces contes sur disque compact dont la sortie est prévue pour la fin de 1997.

Le spectacle est mis en scène par Josiane Goffoy, titulaire d'une maîtrise en art dramatique, et Denis Lessard. Ce dernier, ex-danseur de l'Ensemble national Les Feux Follets, a aussi travaillé comme collecteur, chorégraphe et directeur artistique dans le milieu de la danse traditionnelle et s'est aussi doté d'une formation en théâtre à l'Université de Montréal. La conception des éclairages est confiée à Claire Lamarre, laquelle sera bientôt titulaire d'une maîtrise, en art dramatique, basée sur l'impact de la lumière en mise en scène.

François Beaudin

1. Ces contes d'il y a cent ans seront présentés les dimanche et lundi 16 et 17 mars, à 20 heures, à la maison de la culture Plateau Mont-Royal, 465, avenue du Mont-Royal Est, en face du métro Mont-Royal.



Conte

PAR UN VIOLONEUX

Le violoneux, après avoir accordé son violon, commença le récit suivant :

C'était, il y a bien des années de cela, un voyageur égaré sur une de nos longues routes. Il avançait craintif, cherchant à retracer un chemin qui pourrait l'amener à trouver une habitation désirée. Pour ajouter au malheureux contretemps, une pluie fine commença à tomber. Ce qui n'était pas pour calmer les inquiétudes du pauvre homme, vü [sic] l'heure avancée de l'après-midi, car la brunante, suivie bientôt de la noirceur, s'avancait par trop rapidement au goût du malheureux voyageur.

Tout à coup, à un tournant de la route, il se trouve tout près d'une cabane de bois ronds [sic] délabrée, qui menaçait de s'écrouler et de tomber en ruine tant elle paraissait vieille et négligée. Il ne s'arrête pas à regarder la beauté de la cabane ; pourvu qu'il puisse s'y faufiler et trouver un abri pour lui et son cheval pour y passer la nuit, c'est tout ce que voulait notre voyageur pour le moment. Il arrête vis-à-vis de la porte de la cabane et se met en frais d'attacher son cheval à un arbre. Rien ne semble bouger dans la maison, seulement il lui semble percevoir le son d'un instrument bien connu ; quelqu'un jouait du violon à l'intérieur de la vieille cabane. Le voyageur avance, frappe à la porte et entre. En entrant, il aperçoit une femme et un garçon de quinze ans assis devant l'âtre, et au côté opposé, dans un coin, un homme âgé d'une quarantaine d'années que l'entrée du voyageur ne sembla pas déranger, car il continue sur son violon tant qu'il n'eut pas fini le morceau suivant. (Ici, le conteur joue un morceau de violon. Puis s'établit le dialogue suivant entre le voyageur et le propriétaire de la cabane. Chaque réponse du joueur est suivie du même morceau qu'il joue sur son violon.)

Le voyageur : « Bonjour, la compagnie ; pourrais-je avoir à couvert pour moi-même, et faire mettre mon cheval à l'abri pour y passer la nuit ? »

Le joueur : « Monsieur, nous n'avons qu'un lit pour nous, le garçon couche à terre, près de l'âtre, et le chien près de la table. Vous voyez qu'il ne reste pas de place pour vous donner à couvert. » (Et le joueur se remet à jouer son même morceau sans plus s'occuper du nouvel arrivé. Le joueur joue le même air entre chaque question et réponse.)

Le voyageur, surpris de cet accueil : « Pourriez-vous me dire où mène ce chemin dans lequel je me suis engagé ? »

Le joueur, finissant son air : « Monsieur, quand je suis arrivé ici, ce chemin était là et n'a jamais changé de place. » (Le joueur joue son morceau.)

Le voyageur, persistant à engager la conversation : « Eh ! l'ami, v'là-t-il longtemps que vous demeurez ici ? »

Le joueur : « Vous voyez ces arbres devant la maison, quand je suis arrivé ici, ils étaient là et ils y sont encore. » (Le joueur se remet à jouer.)

Le voyageur, remarquant que la pluie, qui augmente au dehors, forme des dégouttières qui, de la couverture, tombent dans l'intérieur de la cabane : « Dites donc, l'ami, l'eau s'infiltré par votre couverture. N'avez-vous rien fait pour réparer cette couverture et empêcher l'eau de s'introduire dans votre maison ? »

Le joueur : « Oui, certainement on pourrait réparer la couverture, mais quand il mouille, ce n'est pas le temps de réparer, et quand il fait beau, il ne mouille pas dans la maison. » (Il se remet à jouer son même air.)

Le voyageur, apercevant le chien de la maison qui est maigre à ne pouvoir rester debout : « Dites donc, l'ami, votre chien est bien maigre. Ne lui donnez-vous pas à manger ? »

Le joueur : « Quand on lui donne à manger, il salit partout et quand on ne lui en donne point, il ne salit pas. » (Il joue son refrain.)

Une rafale de vent refoule la fumée de la cheminée dans la maison.

Le voyageur : « Mon ami, votre cheminée boucane. »

Le joueur : « C'est comme la couverture : quand elle ne boucane point, il n'est pas nécessaire de l'arranger, et quand elle boucane, on ne peut pas l'arranger. » (Il joue son refrain.)

Depuis qu'il est arrivé, le voyageur a remarqué que son interlocuteur joue toujours le même morceau.

Le voyageur : « Dites donc, l'ami, il y a un autre refrain qui se joue avec celui que vous jouez. Est-ce que vous ne le savez pas ? Vous jouez toujours la même chose. »

Le joueur : « Non, je ne le sais pas et je ne crois qu'il y ait un autre refrain à ce morceau. » (Il se met à jouer.)

Le voyageur : « Si vous voulez me passer votre violon, je vais vous le jouer. »

Le joueur, surpris : « Comment, vous jouez du violon et vous dites que cet air a un deuxième refrain, jouez donc voir [sic]. » (Il

lui passe son violon. Le voyageur prend le violon et joue de son mieux un autre air.)

Le joueur, ébahi : « Monsieur, je crois qu'on va s'entendre et se comprendre. (Se tournant vers sa femme.) Ma femme, tu vas aller à la laiterie chercher du rôti, du pain blanc et des confitures pour faire souper Monsieur. (Se tournant vers le voyageur.) Monsieur, veuillez donc me jouer ce refrain encore une fois, s'il-vous-plait ? »

Le voyageur, voyant que son affaire tourne pour le mieux, joue de nouveau le refrain demandé.

Le joueur, s'adressant à son garçon : « Garçon, tu vas aller à l'écurie mettre la vache dehors, tu mettras le cheval de monsieur à la place et aie grand soin de soigner le cheval de monsieur au foin et à l'avoine et donne une bonne mesure. Monsieur, voulez-vous me jouer ce refrain encore une fois, s'il-vous-plait ? » (Le voyageur joue le deuxième refrain.)

Le joueur : « Monsieur, je crois que l'on pourra faire encore mieux. Vous coucherez dans le lit avec moi, ma femme couchera devant l'âtre à la place du garçon, le garçon à la place du chien devant la table et l'on mettra le chien dehors. Pour un soir, il n'en mourra pas. Voulez-vous me jouer ce refrain encore une fois, s'il-vous-plait ? » (Le voyageur joue.)

Le joueur : « Monsieur, il y a six lieues d'ici au premier village. Demain matin, mon garçon pourra vous remettre en bon chemin, et vous conduire jusqu'au prochain village, s'il le faut. Voulez-vous me jouer ce refrain encore une fois, s'il-vous-plait ? »

Après avoir pris un bon repas, et avoir dormi dans un bon lit, le voyageur prit congé non sans avoir à nouveau joué le refrain aimé, et le violoneux lui fit promettre de repasser par là en s'en revenant, qu'il ferait réparer sa cheminée et la couverture de la vieille cabane, à condition qu'il lui joue le refrain encore une fois, s'il-vous-plait ? »

1. Ce conte doit être débité par un violoneux qui l'entremêle, aux endroits voulus, de morceaux de violon. Il fut recueilli par mademoiselle France Lemire, à Saint-Gabriel-de-Brandon, qui l'avait entendu raconter il y a plus de quarante-cinq ans ». Source : Gustave Lanctôt, « Contes populaires canadiens (Sixième série), Contes du Canada français », *Journal of American Folk-Lore*, vol. 44, no 173 (1931), p. 225-294 [Contes # 138 à 161]. Ce conte porte le # 145 et se trouve aux pages 238 à 240. Ce conte a donc plus de 100 ans.



Monsieur Pointu



Monsieur Pointu et Gilbert Bécaud
Photo : Jacques Verrier

Le 10 mai 1997, un violoneux réputé célébrera son 75^e anniversaire de naissance. C'est en effet le 10 mai 1922, à Saint-Marcellin-des-Escoumins, dans le comté de Saguenay, qu'est né Paul Cormier – mieux connu sous le nom de Monsieur Pointu – ce violoneux d'origine acadienne qui a fait plusieurs fois le tour du monde.

Un enfant doué

Paul Cormier avait cinq ans lorsque ses parents vinrent s'installer dans la ville de Québec. Déjà, à cet âge, il s'intéressait au dessin et à la musique. Au cours de son adolescence, il a souvent remporté des prix et des mentions, lors de concours de dessin organisés dans les écoles qu'il fréquentait.

À l'âge de 9 ans, il reçoit un magnifique violon que son père a fabriqué spécialement pour lui. À cette époque, ses parents n'avaient pas le moyen de lui payer des cours ; il dut apprendre à jouer par oreille. Doué d'une mémoire phénoménale pour la musique, lorsqu'il entendait une pièce qui

lui plaisait, il l'écoutait attentivement et ensuite, prenant son violon, il jouait à l'instant même, et presque sans erreur, ce qu'il venait d'entendre.

À l'âge de 12 ans, il possédait déjà un vaste répertoire et souvent, on le demandait pour jouer dans des mariages pour des soirées de danse. À 16 ans, Paul décroche son premier emploi en tant que commissionnaire au journal *Le Soleil* ; il utilise alors l'argent de ses premières payes pour s'acheter une guitare. Bientôt, il chante les chansons à la mode, en s'accompagnant. Il écoute la radio et syntonise, la nuit, les stations américaines. C'est alors qu'il se découvre un goût fort prononcé, non seulement pour le folklore traditionnel québécois, mais aussi pour la musique américaine (Western et Country), les styles qu'il préfère à cette époque étant le *Blue Grass* et le *Hill Billy*.

Après avoir fait son service militaire, de 1942 jusqu'à 1945, il rejoint ses parents à La Baie, au Saguenay, et s'engage alors comme cuviste (*potman*), dans les fondries de l'Alcan, à Arvida.

Un début de carrière

En 1947, il décroche son premier contrat important comme vedette principale à une série d'émissions (*L'Écho des chantiers*) à la station CBJ de Radio-Canada, à Chicoutimi. Chaque émission d'une heure est diffusée le dimanche midi et s'adresse particulièrement aux hommes travaillant dans les forêts du Nord.

En 1950, lors d'un concours, à Chicoutimi, Paul Cormier remporte le titre de Champion violoneux des quatre comtés (Lac Saint-Jean, Chicoutimi, Charlevoix et Saguenay). Son contrat à Radio-Canada étant terminé, Paul décide de quitter la région pour aller tenter sa chance à Montréal. Il perça alors dans le monde du spectacle, de 1955 à 1970, tantôt au Québec, tantôt aux États-Unis

UN VIOLONEUX AUTOUR DU MONDE

Parti pour la gloire

Au début de mai 1970, Gilbert Bécaud arrive au Québec pour faire une tournée de récitals. Ce prestigieux chanteur apporte une toute nouvelle chanson, *La Vente aux enchères*, qu'il veut créer ici avec, à ses côtés, un violoneux québécois.

Pour interpréter cette chanson, il a besoin d'un violoneux qui puisse improviser un reel sur les accords de la mélodie et aussi lui donner la réplique dans la chanson. Après avoir auditionné quelques violoneux connus, il fixe son choix sur Paul Cormier !

C'est alors que la grande aventure commence pour celui qui n'a jamais désespéré de se voir offrir un jour le contrat de ses rêves. Du cabaret où il fait de la musique de danse à la semaine, Paul Cormier se voit « propulsé » (selon son expression) sous les feux des projecteurs des salles de théâtre les plus prestigieuses du monde.

Il joue son violon aux côtés de la supervedette de la chanson française que l'on a surnommée Monsieur 100 000 volts. Gilbert Bécaud crée alors un personnage (Chapeau melon, col roulé, bottes de cowboy, marguerite à la boutonnière) à qui il donne, avec l'assentiment de Paul Cormier, le pseudonyme de Monsieur Pointu, sous lequel il se fera connaître dans plus de 22 pays.

En effet, c'est par le truchement de la scène et des médias que Monsieur Pointu a été vu et entendu dans le monde entier. Pendant les huit années consécutives où Monsieur Pointu a travaillé avec Gilbert Bécaud, il a fait deux tours du monde où se sont succédés : 5 tournées de concerts sur les cinq continents, 5 émissions de télé transmises par satellite vers l'Amérique du Sud, 4 fois la Place des Arts de Montréal, 5 fois un mois à l'Olympia de Paris et une série, intitulée « Monsieur Pointu, s'il-vous-plait ! », de 39 émissions de télé à CFTM, de Montréal.

À l'automne de 1974, Monsieur Pointu est le personnage central d'un film d'animation de 14 minutes tourné par l'Office national du film de Montréal. Ce film a remporté quatre premiers prix dans des festivals de film d'animation à Genève, Barcelone, Londres et Cracovie et a été mis en nomination pour un Oscar, à Hollywood. Le soir de la remise des Oscars, une séquence du film *Monsieur Pointu* fut projetée dans les téléviseurs du monde entier.

L'exploitation d'un second talent

Durant ses huit années de tournées avec Bécaud, Monsieur Pointu en a profité pour visiter les grands musées et les principales galeries d'art. Dessinant presque tous les jours, il fut inspiré par les artistes célèbres dont il y admirait les œuvres. En 1979, Monsieur Pointu s'installe définitivement à Blainville, dans les Basses-Laurentides, et se met à peindre professionnellement. Après avoir remporté plusieurs prix d'excellence et plusieurs mentions, Paul Cormier, en 1993, se mérite une médaille d'or pour son œuvre intitulée *Un paysage du Saguenay*, lors du « Grand concours national des arts visuels », présidé alors par l'historien de l'art et fondateur du Musée d'art contemporain, Guy Robert.

Un retour vers la musique

Le mois de novembre 1995 a marqué le retour sur disque de Monsieur Pointu, après 15 ans d'absence. Plus de 20 000 copies furent vendues en moins de 5 semaines. Fort de ce succès, le disque *Le Folklore et ses légendes, vol. 1*, fut mis en nomination à l'ADISQ, pour l'album folklorique de l'année. En novembre 1996, l'aventure a continué avec la sortie d'un deuxième album, *Le Folklore et ses légendes, vol. 2*. La société Polygram a lancé ces deux albums sur le marché européen.

Mais ce n'est pas tout : le 21 janvier 1997, le *Journal de Montréal* titrait en page

41 : « Monsieur Pointu retrouvera Gilbert Bécaud à l'Olympia ». En effet, « joint chez lui, Monsieur Pointu a confirmé au journal que Gilbert Bécaud a communiqué avec lui, il y a une quinzaine de jours. "Il m'a demandé si je voulais reprendre la chanson *La Vente aux enchères* sur scène avec lui. L'Olympia, où l'on effectue des rénovations actuellement, a choisi Gilbert Bécaud pour y présenter le spectacle de réouverture, et l'aventure se renouvellera donc", a révélé le violoneux... Avant d'apprendre qu'il se produirait avec Bécaud à l'Olympia, Monsieur Pointu avait prévu effectuer une tournée en France avec ses musiciens, en décembre prochain. "M. Coquatrix m'avait demandé à deux reprises de donner des concerts à l'Olympia avec mes musiciens, mais je ne pouvais pas former un groupe et me produire sur scène avec Bécaud en même temps. Puisque je suis en forme et que c'est reparti sur disque, j'ai donc formé un bon groupe et nous tournerons en France à la fin de l'année, avant de possiblement conclure avec un concert à l'Olympia", souligne-t-il. »

Depuis 1970, Monsieur Pointu a lancé 9 albums sur le marché et a plus de 35 compositions à son crédit. À l'aube de l'an 2000, devenu une légende du folklore, artiste de renommée mondiale, Monsieur Pointu fait partie du patrimoine vivant québécois et nous prouve encore aujourd'hui, comme il a su le faire dans le passé, que le folklore n'a pas de frontières. À 75 ans, l'œil vif et les doigts agiles, il est l'un des plus grands folkloristes québécois. La musique de ce personnage phénoménal restera gravée à tout jamais dans nos archives et nos mémoires pour des générations à venir.

François Beaudin
avec la collaboration de Robert Doyon

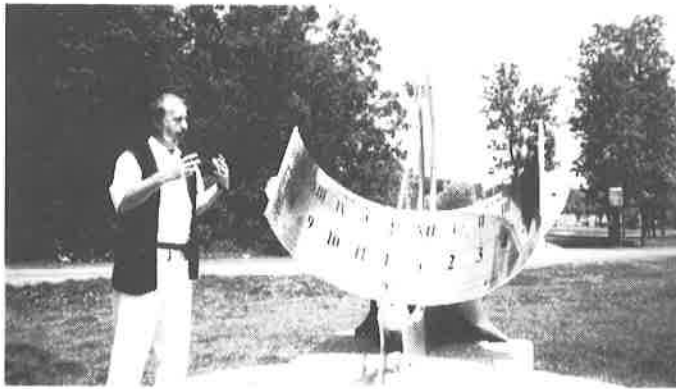


Les cadraniers

CES FABRICANTS DE CADRANS SOLAIRES AU QUÉBEC

Jean-Serge Dion et son cadran équatorial au Parc régional de Longueuil, en 1995.

Photo : Lucien Lachapelle



Connaissez-vous des fabricants de cadrans solaires ? Savez-vous qu'on les appelle « cadraniers » et qu'un certain nombre d'entre eux sont regroupés dans une association québécoise, elle-même adhérent aux mêmes objectifs que ceux d'autres organismes internationaux, implantés dans une quinzaine de pays ?

Un mot d'abord sur le cadran solaire : si son principe est resté immuable au cours des siècles, celui de régler le temps par la marche de l'ombre du soleil, le cadran solaire s'est prêté à des réalisations innombrables et d'une variété quasi sans limites. Et c'est ici qu'intervient le cadranier. Nul ressort, aucun engrenage dans leurs cadrans, puisqu'ils fonctionnent à l'énergie solaire !

Dans les encyclopédies et les dictionnaires anciens, nous pouvons trouver la trace des cadraniers sous des appellations diverses : « orlogiers, horologeurs, quadraniers, maîtres cadraniers, facteurs de cadrans ». Toutes ces appellations renvoient à une science, la gnomonique, qui a pour objet l'établissement d'horloges solaires, appareils servant à mesurer le temps par l'évolution d'une ombre ou d'un point de lumière sur une surface. Cette science, aujourd'hui bien vivante, faillit disparaître au XIX^e siècle, avec la désuétude des cadrans eux-mêmes.

Ce sont des artisans qui demeurent, malgré leur formation et leur milieu social très différents, des passionnés du Temps et de l'Espace, qui s'appliquent à la domestication des ombres et qui manifestent trois

qualités essentielles : un souci de l'exactitude, une habileté manuelle et un amour du beau. La Commission des Cadrans solaires du Québec en dénombre plus d'une quarantaine : certains sont auteurs d'un seul cadran, d'autres ont plus de 30 cadrans à leur crédit. Mais il est clair qu'il y a d'autres cadraniers qui ne sont pas membres de la Commission.

Le souci de l'exactitude

À partir de connaissances en astronomie et en mathématiques, le cadranier doit dessiner un cadran, calculer ses lignes horaires selon la latitude du lieu (sa position par rapport à la ligne de l'équateur terrestre), et prévoir l'orientation même du cadran sur son méridien selon la longitude du lieu (ces lignes imaginaires allant du nord au sud, situées par convention à l'est ou à l'ouest du méridien d'origine qui passe par Greenwich, en Angleterre). Si le cadranier veut plus de précision, il doit calculer l'équation du temps (i.e. la différence en plus ou en moins entre le jour vrai, solaire, et le jour moyen, arrêté par convention à 24 heures, due à la variation de la vitesse de translation de la Terre selon sa position sur son orbite et de la déclinaison du soleil). Beaucoup de calculs et une grande précision... mais ce n'est pas tout !

Une habileté manuelle

Les cadraniers, qui dessinent et calculent les cadrans solaires, doivent les sceller sur tous les supports imaginables, de types et

de dimensions variés, parallèlement à l'axe de rotation de la Terre. Les matériaux sont différents (bois, ciment, aluminium, bronze...), les défis aussi : dessiner, graver, peindre ou découper des lignes, des chiffres, des symboles graphiques, des motifs décoratifs, une signature... Il faut que ce soit solide et durable !

Un amour du beau

Si un cadran solaire est d'abord un moyen d'expression, pour le cadranier, il doit devenir un moyen de communication. Pour ce faire, le cadranier doit avoir une idée de son œuvre, la rendre accessible, attirante, parlante (par l'utilisation d'une devise). Ainsi pensés, les cadrans solaires restent, cependant, non seulement de merveilleux témoins architecturaux du passé mais encore, maintenant, un symbole d'harmonie entre les hommes et les astres.

Et pour trouver des manifestations de cadrans solaires et en connaître plus sur les cadraniers d'ici, pourquoi ne pas contacter l'association qui les rassemble ? En effet, la Commission des Cadrans solaires du Québec (juin 1994) regroupe plus de 60 membres. Elle a son bulletin de liaison, *Le Gnomoniste*, publié quatre fois par année. Elle diffuse beaucoup d'information grâce à son site Web sur Internet* installé sur le serveur des Sciences géomatiques de l'Université Laval. Finalement, le « Répertoire (en construction) des cadrans solaires du Québec » en compte déjà plus de 230, où chaque cadran est décrit et inscrit dans une banque de données, avec sa photo numérisée et son cadranier identifié, autant que possible. Ces cadrans couvrent une période de 332 ans (de 1664 à 1996), dont plus de la moitié au XX^e siècle. Nous appartenons à une tradition bien vivante... Qu'en pensez-vous ?

André E. Bouchard, Ph.D.
secr. gén.

Commission des Cadrans solaires du Québec
42, av. de la Brunante
Outremont (Québec) H3T 1R4
Tél. : (514) 341-3997
Télécopieur : (514) 341-3997
Courrier électronique : 600009@ican.net
http://cadrans_solaires.scg.ulaval.ca

La stratégie de l'UNESCO face au patrimoine vivant

VALORISER LE PATRIMOINE CULTUREL, PROMOUVOIR LES CULTURES VIVANTES ET ENCOURAGER LA CRÉATIVITÉ

• **119** • Depuis de nombreuses années (...) l'UNESCO s'est efforcée de promouvoir une approche nouvelle de la culture dans ses rapports avec l'ensemble des activités humaines. Malgré la difficulté de la tâche, l'action de l'UNESCO a déjà beaucoup contribué à remettre en question l'idée d'un modèle unique de développement, applicable en toutes circonstances et en tous lieux. Nombre de politiques de développement ont en effet échoué parce qu'elles allaient à l'encontre de valeurs culturelles dont la pérennité, parfois millénaire, était garante de la capacité des sociétés concernées de s'adapter au changement. (...)

123 • La mémoire est un ressort essentiel de la créativité : c'est vrai des individus comme des peuples, qui puisent dans leur patrimoine – naturel et culturel, matériel et immatériel – les repères de leur identité et les sources de leur inspiration.

130 • (...) la conservation du patrimoine est une tâche d'une telle ampleur que seule une participation active des communautés qui vivent près de ce patrimoine pourra permettre d'y faire face sur le long terme. Il faudra adopter de nouvelles approches en matière de conservation et de maintenance des sites, qui fassent appel aux traditions, aux techniques et aux savoir-faire locaux. (...)

132 • Le patrimoine culturel n'est pas seulement fait de monuments et d'objets d'art. Il comprend toute une partie immatérielle – traditions orales, coutumes, lan-

gues, musiques, danses, arts du spectacle – qui constitue pour de nombreuses populations, notamment pour les minorités et les populations autochtones, la source essentielle d'une identité profondément ancrée dans l'histoire. La sauvegarde de ce patrimoine, d'autant plus menacé qu'il est intangible, est une urgente nécessité pour le maintien de la diversité des cultures et la consolidation du pluralisme culturel. L'Organisation renforcera ses efforts en ce sens, tout particulièrement dans le domaine des langues, dont un très grand nombre – sur les quelques milliers répertoriées à ce jour – sont en voie de disparition pure et simple. L'objectif, de nouveau, n'est pas seulement de conserver (collecter, archiver, enregistrer) mais aussi de faire connaître (décrire, analyser, diffuser) et surtout de revitaliser l'ensemble des formes d'expression culturelle qui peuvent être le levain de la création contemporaine.

133 • La priorité ainsi donnée à la revitalisation se traduira par des actions visant à sensibiliser les jeunes à la richesse des cultures traditionnelles et populaires, en mettant notamment en évidence leur apport à l'évolution des cultures dites "modernes". L'accent sera mis également sur le rôle que jouent les femmes non seulement dans la transmission mais aussi dans le renouvellement des formes d'expression traditionnelles. La stratégie de l'Organisation sera d'encourager les États membres à élaborer des politiques intégrées de protection et de revitalisation de leur patrimoine non physique, et de les

faire bénéficier des apports des technologies nouvelles, tant pour la formation des spécialistes que pour la diffusion des éléments les plus significatifs de ce patrimoine.

137 • (...) Un accent nouveau sera mis, à l'avenir, sur la revalorisation de l'artisanat traditionnel qui constitue dans bien des pays et en particulier dans les zones rurales, un secteur d'activités important. L'objectif sera de promouvoir un artisanat de qualité qui puisse satisfaire les besoins des populations locales et en même temps répondre à l'attente d'un public plus large, dans le cadre des circuits internationaux de diffusion, touristiques ou autres. On s'efforcera notamment de mettre en place, dans les diverses branches de l'artisanat, des programmes de formation qui fassent appel aux technologies nouvelles et qui assurent une initiation aux techniques modernes de gestion et de commercialisation des produits artisanaux. •

UNESCO. *Stratégie à moyen terme 1996-2001*, document 28 C/4 approuvé, Paris, UNESCO, 1996. 73 p. (Les extraits sont tirés des pages 32 à 37.)



UN RÉCIT DE VIE EN CHARLEVOIX



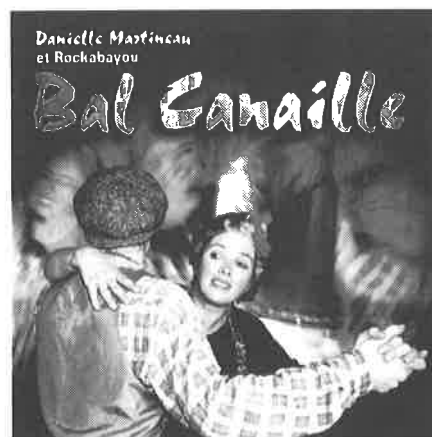
Réjane Michaud-Huot, dans son livre *Jeanne La Charlevoisienne*, raconte l'histoire de sa mère, Jeanne. Ce récit biographique débute en 1918 à Saint-Irénée et se termine à la mort de Jeanne en 1991. Elle en dresse un portrait sensible et simple. Serge Gauthier, président de la société d'histoire de Charlevoix et auteur de la préface du livre de Michaud-Huot, écrit : « Voici un livre qui suscite l'émotion. Il raconte l'histoire d'une authentique Charlevoisienne dont la vie ressemble à celle de beaucoup de femmes d'ici qui ont tant fait dans ce pays et qui prennent si peu de place dans les manuels d'histoire... » Pourtant, ces histoires de vie, vite oubliées, gagnent à être écrites et lues pour être conservées dans la mémoire collective.

Réjane Michaud-Huot gagne les lecteurs par le récit de la vie quotidienne de Jeanne, ses joies, ses peines, ses accouchements difficiles et ses déménagements répétés au gré des emplois trouvés par son mari. Ce récit nous fait redécouvrir certaines coutumes du Québec d'autrefois. Par exemple, pour le mariage de Jeanne, son père – Vézina – fait venir un violoneux, un calleur de sets carrés et un gigueur afin d'animer la soirée. Nous découvrons aussi la vie de Vézina, qui navigue sur sa goélette, du printemps jusqu'à la fin décembre, celle du mari de Jeanne, qui part travailler dans le bois durant les mois d'hiver, et celle de Jeanne, qui élève courageusement sa petite famille. Pour ceux et celles qui veulent en connaître davantage sur l'histoire de vie des familles d'antan, ce livre, écrit avec cœur, est une référence.

Pour se le procurer :
Luc Huot, distributeur
8255, boul. du Saint-Laurent, # 601
Brossard (QC)
J4X 2A7
Téléphone : (514) 671-9715

Marie-France Paquette

La livraison 1996 de l'étiquette Mille-Pattes s'est avérée des plus fournies. Après nous avoir amenés dans le paysage déroutant du légendaire Michel Faubert l'an dernier, la maison de production de la Bottine Souriante rapplique, cette saison, avec le premier album des Charbonniers de l'enfer, un tout nouveau de Rockabayou, ainsi qu'un enregistrement public de la Bottine, destiné à marquer les 20 ans de tribulations de ces leaders de la tradition renouvelée.



Danielle Martineau et Rockabayou

Avec ce troisième album en un peu plus de quatre ans, Danielle Martineau et son groupe affichent une production des plus soutenues parmi les artistes d'ici, tous styles musicaux confondus. Poursuivant dans la voie qui est la sienne depuis son irruption sur la scène « folk-pop-alternative » au début de la décennie, la dame à l'accordéon nous accorde encore une brassée de rythmes et de mélodies à saveur louisianaise, matinées d'apports exotiques. Par exemple, *Chère chère lune* allie la mélodie de la ballade country à une imagerie très « fin de siècle » tandis que des pièces comme *Monsieur Joe* ou *T'as volé du sucre* penchent résolument vers le Rhythm & Blues. Dans un autre registre, *La panthère des grands bois*, avec ses arrangements teintés de rock progressif, nous dessine une ambiance à la limite du vou-dou, de la psychédélie *west coast* et des légendes bretonnes !

Bien sûr, un disque de Rockabayou ne se conçoit pas sans quelques pièces zarico

bien envoyées. Ce sont les *Zarico gumbo*, *Bouge et j'brasse mon ti-bébé* qui assurent ici ce remue-ménage. Pour qui connaît déjà le groupe, **Bal Canaille** est un album dans la continuité des précédents, qui glisse graduellement des thèmes à caractère social (*Madame Canaille, j'aime pas les cons*) vers le party réparateur (*La robe à tante Dolie, Zarico gumbo*), en passant par les instants de profonde mélancolie (*Les clés de la prison, Chère chère lune*). Pour tous les autres, c'est l'occasion rêvée d'entrer en contact avec cette adepte de *zarico nordique*.

Danielle Martineau et Rockabayou
Bal Canaille
Mille-Pattes MPCD-1503



Les Charbonniers de l'enfer

Issus de la rencontre vocale de l'infatigable Michel Faubert et de membres de la Bottine Souriante et des Frères Labri, les Charbonniers ont d'abord été un groupe événementiel, se produisant lors de festivals et d'autres rencontres moins formelles, pour le simple plaisir de pousser la dimension vocale du répertoire traditionnel. Une de leurs performances a d'ailleurs été gravée pour la postérité sur le premier album consacré aux rencontres culturelles Multi-Montréal. Aujourd'hui, après une lente gestation, le super-groupe dévoile sur disque quatorze facettes de ce vivant « mystère des voix québécoises ».

Puisées dans le vaste corpus recueilli aux quatre coins du Québec ou d'Acadie, ces chansons offrent un juste panorama de la chanson d'antan. On y retrouve toute la gamme des émotions véhiculées par la chanson traditionnelle, depuis l'apprentissage des jeunes filles (*Chantons la chanson des filles*) jusqu'aux frustrations des maris

cocus (*Nicolas mon valet, Les coucous*) en passant par le constat de tragédies plus sérieuses, qu'elles soient individuelles (*D'ou reviens-tu Alexandre, Le galant noyé*) ou collectives (*Les trois gentilhommes*). Comme il se doit, on laisse aussi place aux réjouissances (*Sur ces terres labourées, Les jours de la semaine*) et aux standards du répertoire (*Dans la ville de Paris, Yes very well*) !

Les Charbonniers de l'enfer
Chansons A Cappella
Mille-Pattes MPCD-3333



La Bottine Souriante

Quoi de mieux qu'un party pour souligner un anniversaire ? C'est exactement ce que les membres de la Bottine Souriante se sont offert, et c'est ce qu'ils nous offrent maintenant, par DC interposé. Cet énergique voyage dans le temps nous entraîne à la poursuite des 20 années écoulées mais toujours récentes, parfaitement actualisées et « sans regret ou nostalgie » ! C'est d'ailleurs ce parcours qui est *ben hardiment* résumé dans la chanson *Sur la route*, une version vraiment de circonstance, sur le timbre de *La tapinie*. On remarque justement, tout au long de l'album, une nette tendance à rebaptiser la plupart des œuvres reprises. C'est une pratique que nous leur pardonnerons mais que je ne saurais encourager, vu la difficulté déjà énorme que représente l'identification des pièces musicales et des chansons dans le domaine de la musique traditionnelle. Aurait-on voulu, par ce moyen, attirer l'attention sur le chemin parcouru entre les premiers enregistrements et le traitement actuel ?

Mais passons au contenu. **En spectacle** est une réussite tant sonore (on se croirait vraiment sur les lieux de l'enregistrement)

que visuelle (le livret, abondamment illustré, est tout à fait à la hauteur). Bref, un neuvième disque à l'image et à la ressemblance du groupe ! Chaque époque, chaque album en carrière se trouvent valeureusement représentés, depuis *La montagne du loup* et *La grand'côte* (celle-ci dans une version allongée qui n'est pas sans rappeler les fondements du *virage sonore* amorcé par le groupe-laboratoire que fut en son temps NSJ – les Nouvelles sonorités jolietaines) jusqu'aux inédits *À travers la vitre, Son p'titbidoulidou* et *La galope de la Rive-Sud*, composition de l'accordéoniste Stéphane Landry. Chacune des pièces ainsi recréées mériterait d'être soulignée, mais j'attirerai quand-même l'attention sur le pot-pourri d'*Ouverture, Les p'tits plaisirs de Basile*, la nouvelle *Tapinie, Le rêve musical* (Le rêve du quéteux Tremblay) et la touchante *Belle Virginie*. De toute façon, vous ne pourrez faire autrement que de repasser la totalité du disque à de multiples reprises.

Et coup sur coup !
La Bottine Souriante
En spectacle
Mille-Pattes MPCD-2039

Richard Baillargeon

conseil québécois du
patrimoine vivant

Tarif-annonce pour le bulletin :

PAROLES, GESTES ET MÉMOIRES

1 page : 140 \$
1/2 page : 75 \$
1/4 page : 40 \$
1/8 page : 25 \$

Frais de composition en surplus

DEVENEZ MEMBRE DU CQPV !

Vous êtes porteur de traditions, chercheur, artisan, conteur, chanteur, musicien ou animateur ? Vous n'œuvrez pas dans le domaine de la préservation du patrimoine vivant, mais vous y portez un intérêt et un attachement tout particulier ? Soyez au fait de tous les développements qui y sont reliés et devenez membre du **Conseil québécois du patrimoine vivant**. Parlez-en à votre entourage. Vous n'avez qu'à remplir le formulaire d'inscription publié dans ce bulletin. Il ne vous en coûtera que 25 \$ pour vous inscrire à titre individuel ou 50 \$ à titre d'organisme.

Votre collaboration est la bienvenue

Ce bulletin, c'est votre bulletin. Alors n'hésitez pas à contribuer à sa réalisation en nous faisant parvenir si vous le désirez :

- des projets d'articles sur des événements passés,
- un mot sur votre implication dans le milieu,
- des disques, cassettes, volumes récemment parus afin que nous puissions en faire une recension,
- des commentaires,
- des suggestions.

Nous comptons sur votre soutien et votre implication. Ce bulletin sera ce que vous en faites.

POUR NOUS REJOINDRE

CONSEIL QUÉBÉCOIS DU PATRIMOINE VIVANT

Case postale 1442
Québec (Québec)
G1K 7G7

Téléphone : (418) 522-5892
Télécopieur : (418) 647-4439

Changement d'adresse

Pour continuer à recevoir l'information destinée à tous les membres ainsi que le bulletin *Paroles, Gestes et Mémoires*, merci de tenir le secrétariat informé de tout changement d'adresse en écrivant ou télécopiant ses nouvelles coordonnées.

Formule d'adhésion ou d'abonnement

◆ J'adhère au **CQPV**

Vous trouverez ci-joint ma cotisation au montant de :

- 25 \$ individu 50 \$ organisme

payée à l'ordre du

Conseil québécois du patrimoine vivant

Ou

◆ Je m'abonne à **PAROLES, GESTES ET MÉMOIRES**

pour un an au coût de 15\$

Vous trouverez ci-joint mon chèque mon mandat postal

Nom :

Prénom :

Titre :

Nom de l'organisme ou de l'association :

Adresse :

Ville :

Région :

Province :

Code postal :

Téléphone : Résidence :

Bureau :

Télécopieur :

Secteur d'inscription :

- Individuel Régional National Communautés culturelles Autochtones

Signature

Date

Paroles GESTES et Mémoires

Responsable du bulletin :

**Gilles Garand et
le Comité des relations publiques**

Coordination et révision linguistique :
François Beaudin

Secrétariat :

Odile van der Kelen

Graphisme :

acolytes & associés

Impression :

Prescom Limitée

Dépôt légal :

ISSN 1198-7170

**Bibliothèque nationale du Québec, 1997
Bibliothèque nationale du Canada, 1997**

Le Conseil québécois du patrimoine vivant a été incorporé le 22 janvier 1993 et fondé le 3 octobre 1993. Organisme national reconnu et subventionné par le ministère de la Culture et des Communications.

Les textes signés présentés dans le bulletin *Paroles, Gestes et Mémoires* n'engagent que leurs auteurs et non les responsables du bulletin, ni le CQPV.